

C A H I E R
B

Danse Page B 2
 La chronique
 de Lise Bissonnette Page B 3
 Théâtre Page B 3
 Cinéma Page B 4
 Vitrine de la vidéo Page B 5
 Vitrine du cédérom Page B 5
 Disques classiques Page B 6
 Musique classique Page B 6
 Télévision Page B 6
 Jazz et blues Page B 7
 Vitrine du disque Page B 7

S P E C T A C L E S



Le Rideau se relève sur Québec

La dixième Bourse Rideau donne rendez-vous aux artistes, agents, diffuseurs et producteurs de spectacles

RÉMY CHAREST
 CORRESPONDANT
 DU DEVOIR À QUÉBEC

De lundi à jeudi, des dizaines d'artistes de la danse, de la musique, de la chanson, du théâtre et des variétés se produiront sur les scènes de Québec. Dans la majorité des cas, le grand public ne pourra même pas les voir. Du moins pas tout de suite, puisqu'ils seront sur scène dans le cadre de la dixième Bourse Rideau, lieu de réunion et de transaction des artistes et de leurs agents, des diffuseurs et producteurs de spectacles de tout le Québec.

La bourse, qui en est à sa dixième édition et à son deuxième passage consécutif à Québec, est en effet l'endroit où plus de 400 participants déterminent et planifient une bonne part des tournées qui traverseront le Québec de part en part l'année suivante. Le choix proposé aux programmeurs est pour le moins vaste: *Le Sacre du printemps* de la Compagnie Marie Chouinard y côtoie Angélique Ionatos, les Soul Attorneys, Carbone 14, Ray Bonneville, Michel Faubert ou *Le Piège, Terre des Hommes* du théâtre du Paradoxe.

Politique de diffusion

Cette année, en plus de faire leur magasinage saisonnier, les diffuseurs ont une raison particulière de fêter le dixième anniversaire de l'événement: l'avènement, au Conseil des arts et lettres du Québec, d'une politique de diffusion digne de ce nom, dont on espère qu'elle pourra donner accès, en région, à un éventail plus large de disciplines artistiques. Pour la première fois, souligne la directrice générale de Rideau, Marie Daveluy, les diffuseurs sont reconnus comme des membres à part entière de l'industrie culturelle: «La reconnaissance de cette profession est très importante. On reconnaît la nécessité de faire fonctionner une organisation du spectacle qui est aussi nécessaire que la production ou la création.» Il reste à voir les programmes en bonne et due forme, lesquels doivent entrer en vigueur le 1^{er} avril prochain. Confiants, les diffuseurs restent tout de même dans l'expectative.

Les besoins sont particulièrement criants pour le monde de la danse, si important à Montréal, fréquemment exporté à l'étranger, mais ne venant que par bribes à Québec et n'allant pour ainsi dire jamais ailleurs dans la province. Le sujet sera abordé lors d'un déjeuner-conférence, le 18 février, sous le thème «Pour que la danse reprenne les routes du Québec.» «Il y a une volonté de remettre la danse sur la carte du spectacle au Québec», affirme Marie Daveluy. On sent un

VOIR PAGE B 2: RIDEAU

LES ARTS

Images d'un homme en mouvement



PHOTO MICHEL VILLENEUVE

Le documentariste Guy Simoneau vient de réaliser *Marcel Dubé: aimer, écrire*, film-portrait du dramaturge. Et si l'auteur d'*Au retour des oies blanches* et d'*Un simple soldat*, qui fit vibrer le Québec durant tant d'années, n'avait pas dit, ni surtout écrit, son dernier mot?

ODILE TREMBLAY
 LE DEVOIR

Qu'est devenu Marcel Dubé? Où est l'ancien lion de la dramaturgie québécoise, celui qui, des années 50 jusqu'aux tumultueuses années 70, faisait la pluie et le beau temps sur les planches des théâtres comme au petit écran? Qu'est devenu celui que la vague joualante et l'arrivée de Tremblay aux *Belles-Sœurs* triomphantes a relégué à l'ombre comme une marée chasse l'autre? Le Québec a-t-il encore une mémoire? Ou,

comme chantait Charlebois, y en aura-t-il toujours d'autres «plus jeunes, plus fous, pour faire danser les bougalous»?

Il a 67 ans et il écrit toujours, Marcel Dubé. Un premier roman sur lequel il trime dur, précisant en entrevue apprendre sur le tas, essayant de se libérer des conventions théâtrales qui mettent à tout bout de champ le nez dans sa prose et qu'il doit chasser comme inopportunes. Dans un roman, les ruptures temporelles peuvent être abruptes et les descriptions peuvent venir prendre le relais des dialogues qu'il maîtrisait tant au théâtre. Alors il tâtonne et découvre. Elle est loin, l'année 1953, quand, jeune dramaturge

VOIR PAGE B 2: DUBÉ



Joanne Côté, animatrice de l'émission «Des images dans la tête»
 À ne pas manquer au câble 9, tous les dimanches à 19 h (en reprise: jeudi à 21 h et samedi à 12 h)

LA VIDÉOTOURNÉE « le Québec en images » Devenez REPORTER-TÉLÉ

Faites-nous visiter votre quartier! Présentez-nous une personnalité de votre entourage!
 Immortalisez un événement marquant sur vidéo! Votre participation pourrait vous faire gagner des prix!

Informations; Sylvie Harpin (514) 465-4732



LES ARTS

DUBÉ

Un homme toujours en devenir

SUITE DE LA PAGE B 1

fougeux, il écrivit *Zone* en trois jours, pièce qui allait le propulser dans les premières loges et rafler le prix de la meilleure pièce canadienne au Dominion Festival Drama. Près de quarante ans plus tard, son roman, une histoire d'une femme à la fin de la trentaine qui change de vie, lui aura pris trois ans à mettre au monde, si le livre atterrit en librairie comme prévu à l'automne.

Marcel Dubé est aussi le sujet du dernier documentaire de Guy Simoneau (cinéaste de *Plusieurs tombent en amour* et de *Est-ce ainsi que les hommes vivent?*), lancé hier au cinéma de l'ONF. Un film qui nous fait rencontrer l'humain derrière l'homme d'écriture. Il s'intitule *Marcel Dubé: aimer, écrire*. Et on y verra le dramaturge armé de son stylo Bic, le compagnon de toujours (plus fiable et plus fidèle qu'ordinateurs et compagnie) dans les motels ou chez lui, raturant, hésitant, figeant, revoyant la structure du roman avec son éditeur. On survolera surtout au fil du temps l'histoire d'une trajectoire, celle d'un homme qui arriva à point nommé à l'heure où les Compagnons de Saint-Laurent déclinaient, quand le Québec avait besoin de sang neuf. De *Zone* au *Retour des îles blanches*, du *Temps des lilas* au *Simple soldat* en passant par *Les Beaux Dimanches*, Dubé sera l'auteur prolifique, se multipliant sur azimuts. Au mitant des années 50, la télévision s'imposera. Elle voudra des dramatiques, recyclera les pièces en téléthéâtre avant que Dubé ne signe aussi des téléseries comme *La Côte de sable* et *De 9 à 5*.

Vies successives

Ce créateur si lancé fut aussi le noceur dispersé qui, un beau jour, s'aperçut qu'il n'était plus un vivant mais un vif, partit deux jours à la campagne et y resta trois ans. «*A vivre dans un milieu en effervescence vingt-quatre heures par jour, tu touches le vide*», commente-t-il. Renouveau intérieur qui se joua sur fond tragique de la maladie de Crohn qui allait s'abattre sur lui et le clouer tant d'années au lit. Le film pourrait s'intituler «*les vies successives de Marcel Dubé*».

Participer à un documentaire sur lui, et pourquoi pas? Le dramaturge appréciait que Guy Simoneau saisisse ce côté vagabond qui est le sien, lui qui peut écrire n'importe où. Le cinéaste a compulsé les archives de la Bibliothèque nationale: quarante boîtes de manuscrits et de lettres, sans parler des archives audiovisuelles dont il a récupéré des images pour son film. On découvrira l'amour du dramaturge pour Francine, son infirmière du temps de sa longue maladie, qu'il épousa et à qui il écrivit force lettres touchantes ou drôles. En bref, le docu-

mentaire est un portrait de l'homme plus que de son œuvre.

Il n'y sera pas question de l'enfance, éludée dans ce documentaire, ni à peine de cette éclipse qui fut celle d'un dramaturge qui défendait «*le français correct*» contre l'invasion envahissante du joul et qui, au long des années 70 et 80, prêcha quasi dans le désert, tant la langue de la rue triomphait au théâtre dans l'attitude des ardeurs nationalistes. Guy Simoneau déclare avoir refusé de réaliser un film passéiste mais voulu coller au présent d'un homme toujours en devenir, en mouvement. «*Si la dimension passéiste est trop présente, on se dit: "Coudonc, y est-tu mort?"*», estime le cinéaste.

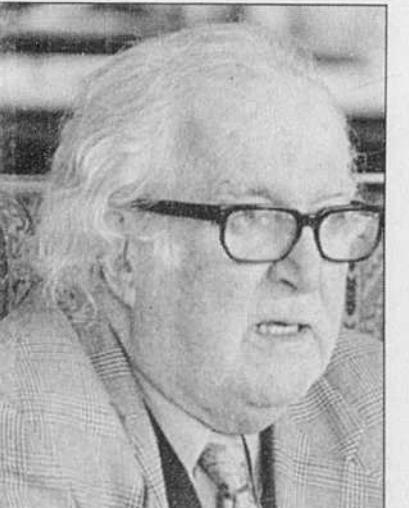
L'usage du français international au théâtre québécois fut la bannière, la marque de commerce et le chemin de croix de Marcel Dubé. «*J'étais influencé par Les Insolences du frère Untel, où il montrait les travers de la langue parlée*», explique-t-il aujourd'hui. Le joul, Marcel Dubé ne crache pas dessus mais il s'érige contre son empire absolu et déplore qu'on l'ait glorifié au Québec, même sur les bancs d'école, comme si aucune autre approche de la langue n'avait plus droit de cité. «*J'étais le seul à défendre la cause du français correct à la télé, se rappela-t-il. Un jour, on a cessé de m'inviter...*»

Trop bourgeois, taxait-on le théâtre de Dubé, du temps où certaines belles-sœurs collaient des timbres en entonnant le monologue du maudit cul. «*Il y a une différence entre une pièce bourgeoise et une pièce sur les bourgeois, proteste l'auteur des Beaux Dimanches. Je ne faisais pas l'apologie d'un milieu nant mais montrais leurs ridicules, leurs failles*». S'il a délaissé peu à peu l'illustration de son faubourg à n'importe quel profit d'une certaine bourgeoisie, c'est, explique-t-il, en grande partie pour une question de langue, le français «*correct*» correspondant mieux à une classe sociale plus élevée, mais aussi parce qu'il a lui-même fréquenté d'autres milieux qui sont tranquillement devenus le sien. Mais l'universel se trouve aussi bien dans une tasse de thé qu'une canette de bière.

Du temps de ses triomphes, Marcel Dubé se rappelle que son public était captif. Les troupes de théâtre plus clairsemées, les canaux de télévision moins nombreux. Aujourd'hui, le choix s'est diversifié, le public, morcelé. Il va encore au théâtre, sans tout consommer, se laisse toucher par des pièces comme le brillant *Passage de l'Indiana* de Normand Chaurrette. Ce Michel Tremblay à qui on l'a si longtemps opposé (il lève pourtant encore son chapeau à la rigueur de sa pièce *A toi pour toujours, ta Marie-Lou*) n'est pas sans lien de parenté avec lui. L'un et l'autre ont enregistré le cri du vaincu qui hurle. «*Je ne parle pas des vaincus. Mais si je parle des vaincus, c'est pour les venger et les voir triompher*», écrivait jadis Dubé dans une lettre au *Devoir*.

Il refuse l'étiquette de l'homme qui a cessé d'écrire, rappelant avoir quand même continué sur sa lancée après les années 70, à la suite de l'éclipse de sa maladie, pour le théâtre de l'Escale entre autres. Aujourd'hui, il reconnaît que sa pièce *Le Réformiste* était trop écrite, dans le grand style, prenant le contrepoint de la tendance joulisante qui décidément l'irritait.

Mais le théâtre n'est pas sorti de sa vie. Il se promet d'en écrire encore. Comme il se prépare aussi à réunir un recueil de nouvelles, rédigées au fil des ans, avec un récit inédit contemporain en prime. Et puis, bien sûr, reste ce roman à finir, dont il a rédigé la moitié seulement et qu'il aborde avec l'humilité du néophyte en se disant que l'acte d'écrire est un éternel recommencement.

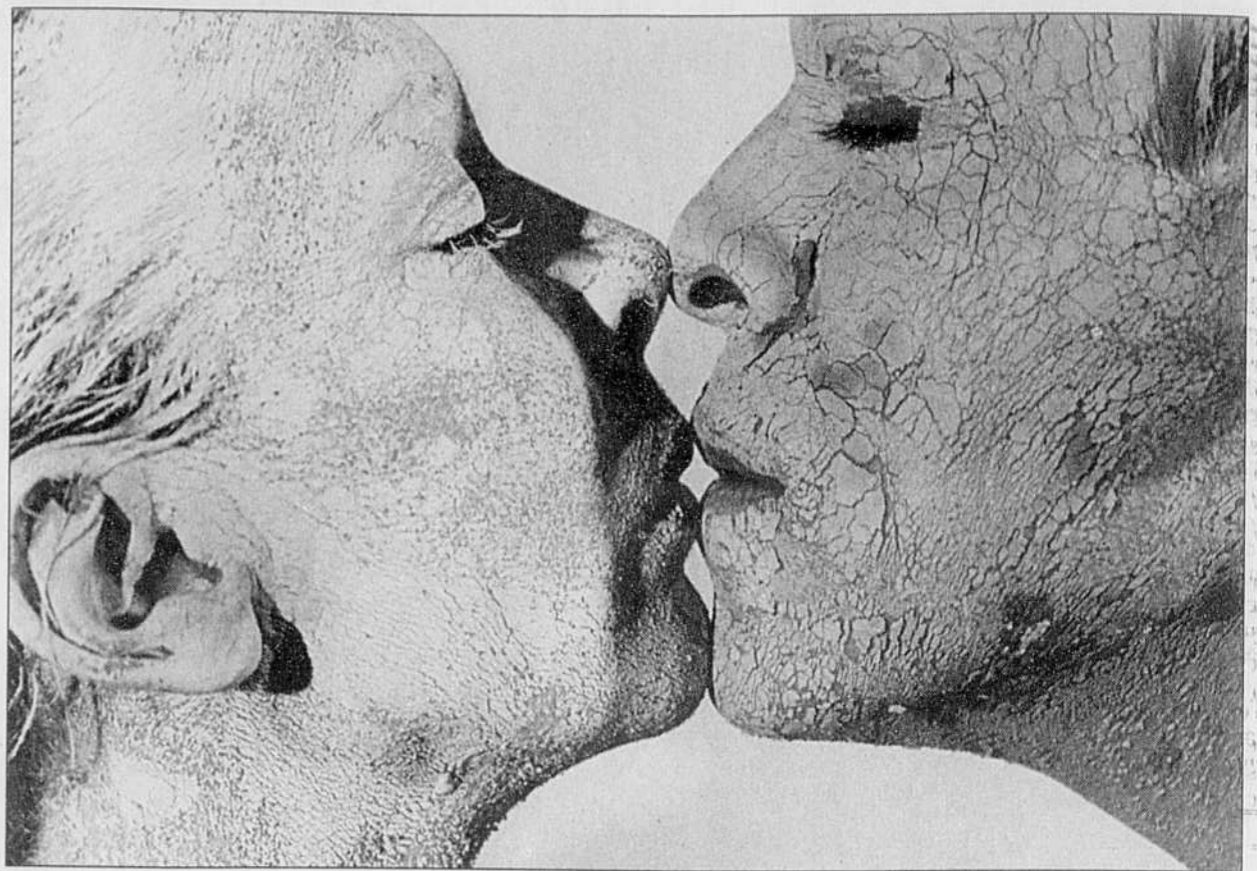
JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Marcel Dubé

Jocelyne Montpetit est une artiste un peu en marge des courants actuels à Montréal. Ses œuvres, intrigantes, interrogent l'existence de l'être humain. *La Ligne invisible*, présentée du 19 au 22 février à l'Agora de la danse, questionne une fois de plus les profondeurs de l'homme.

ANDRÉE MARTIN

Lorsque Jocelyne Montpetit parle, c'est entre autres de l'inconscient, de l'intuition et de la part cachée et invisible présente en chacun de nous. Sa pensée, en ébullition, n'a de cesse de chercher le pourquoi du comment de l'être humain, de ses besoins, ses désirs et ses comportements. Ce n'est pas le genre d'artiste à opter pour la voie de la facilité mais plutôt pour celle de la recherche et, quelque part, de la radicalisation. C'est probablement pour cette raison qu'elle est allée se former auprès de maîtres comme Grotowski en Pologne et qu'elle n'a pas eu peur de plonger au cœur de la pensée Buto avec Min Tanaka, Tatsumi Hijikata et Kazuo Ohno au Japon. «*Je pense que l'artiste doit ébranler quelque chose par rapport ce qui l'entoure*, explique-t-elle. *Il doit être une sorte de visionnaire. Il y a quelque chose qui m'inquiète actuellement dans notre société et que je ne trouve pas spécialement stimulant. On commence vraiment à trop domestiquer le désir. Il me semble que toutes les forces primaires, comme la sexualité, l'expression, etc., sont de plus en plus étouffées par une espèce de confort.*»

À l'image de ses expériences antérieures, mais aussi de ses préoccupations actuelles, ses œuvres chorégraphiques sont une sorte de retour aux sources de l'être. On peut aussi les voir comme des rêves, des rituels, ou encore la matérialisation des dédales intérieurs de l'homme, où tous se mêlent, s'influencent et se transforment. «*Le danseur n'a pas de texte comme l'acteur. Pour moi, le danseur sert plus une nécessité intérieure. Le corps devient un matériau à travers lequel on exprime des émotions, des angoisses, des douleurs, des choses qui sont souvent innommables. Et c'est justement parce qu'on ne peut les nommer qu'elles peuvent pas-*



Jocelyne Montpetit et Carlos Sanchez

ser par un matériau comme le corps.»

Après *Lettre à un homme russe* (1992), *Le Gardien du sommeil* (1994) et *Luminare* (1995), trois œuvres denses et déroutantes, Jocelyne Montpetit présente *La Ligne invisible*, à l'Agora de la danse, du 19 au 22 février. Dans ce duo qu'elle interprète en compagnie de Carlos Sanchez, la chorégraphe explore des thèmes complexes comme la fertilité et l'abandon. Évidemment, on ne retrouvera pas de références littérales de ces thématiques mais des images suggérant ces univers impalpables et troubles. Toutefois, l'artiste précise que la scénographie du sculpteur métis américain Edward Poitras, composée d'une grande toile couvrant l'ensemble de la scène — parfois visible, parfois invisible selon la lumière —, constitue une sorte d'immense nid, symbole même de la fertilité. «*La scénographie demeure étrange puisque, quelque part, la scène est un peu comme une immense matrice que tous, interprètes, acteurs ou danseurs, traversent, et à partir de laquelle on se met un peu au monde.*» Ainsi la

toile de Poitras peut-elle être perçue comme une sorte de métaphore de l'espace scénique.

Fidélité

On aura compris que la chorégraphe aux yeux en amande n'affectionne ni le premier degré, ni les références simples et directes. Mais elle souhaite malgré tout inclure plusieurs niveaux de lecture dans ses créations. Dans *La Ligne invisible*, elle ajoute à ses thèmes initiaux la notion extrêmement universelle de recherche de l'autre ou, en langage populaire, de la seconde moitié. «*J'ai tenu à ce que l'autre interprète de ma pièce soit un homme pour avoir une complémentarité entre les éléments masculins et féminins. Aussi, je voulais toucher la thématique de la possible relation amoureuse. Dans cette pièce, j'essaie d'exprimer l'idée qu'on cherche l'autre parce que nous sommes des êtres qui ne sommes pas terminés.*» Le discours de Jocelyne Montpetit me rappelle ce passage du *Banquet* de Platon où Aristophane explique à Eryximaque

l'ancienne séparation de l'être androgyne en deux parties — d'une part une femme et d'autre part un homme — et comment, aujourd'hui encore, l'un recherche sans cesse l'autre, son complément. Aussi l'œuvre de Montpetit aura-t-elle sûrement de quoi plaire à tous les adeptes de philosophie. Elle leur donnera peut-être même de la matière sur quoi tergiverser pendant le reste des soirées de notre hiver enneigé.

Aujourd'hui, si l'artiste n'a pas fini de se poser des questions sur l'existence — elle se décrit, quelque part, comme une danseuse existentialiste, et collabore avec la revue *Topo*, où elle a signé des articles sur Louise Bourgeois et Kazuo Ohno —, elle avoue cependant n'être plus aussi rebelle qu'avant, lorsqu'elle dansait au Japon. Mais elle adhère toujours à une authenticité de choix, à la fois dans ses créations et dans son interprétation. Une conjugaison d'intégrité, de fidélité à soi et d'exigence qui lui permettent, comme elle l'affirme, «*de rester humaine*».

RIDEAU

Quels seront les résultats de ces opérations de promotion?

SUITE DE LA PAGE B 1

engagement à long terme des compagnies comme des diffuseurs à ce sujet. Et c'est là que les outils de la politique de diffusion sont particulièrement bienvenus.» Présenter de nouveaux types de spectacles à un public qui n'en voit jamais, c'est souvent encourir des pertes financières assez coûteuses. Si certains diffuseurs ont accepté ces pertes pour l'amour de l'art, la construction de programmations cohérentes sur l'ensemble du territoire nécessite un appui plus régulier.

Autre point d'importance pour les diffuseurs, la circulation au Québec de spectacles étrangers, également au menu de la nouvelle politique de diffusion des arts de la scène. Nombreux sont les artistes québécois qui ont fait sentir, au cours des dernières années, qu'il devenait un peu gênant d'être constamment invité à l'étranger sans retourner la politesse à ceux qui invitent. Depuis cinq ans, Rideau travaille à établir des contacts accrus avec des partenaires européens dans le but de faire voyager leurs spectacles au-delà de Montréal et Québec.

Cette année, deux spectacles belges sont à l'honneur, soit *Juju*, production pour enfants du théâtre de Galafronie, et *L'Enseigneur*, production pour les grands du Festival de théâtre de Spa.

«*On essaie de faire venir des produits qui sont peu ou pas disponibles ici*, souligne Marie Daveluy. *Par exemple, Juju est un spectacle pour les 3 à 6 ans, une catégorie d'âge pour laquelle il y a relativement peu de productions dans le théâtre jeunesse québécois.*»

On trouvera aussi des spectacles légers et faciles à faire tourner puisqu'il s'agit de faire circuler les spectacles le plus loin possible en province. *L'Enseigneur*, par exemple, est un spectacle solo, par définition plus simple à promener qu'un drame shakespearien exigeant quinze acteurs et des dispositifs scénographiques importants.

Quels seront les résultats de ces opérations de promotion? La réponse se trouvera dans les programmations 1997-98 des salles de spectacles, de Val-d'Or à Lac-Etchemin et de Gaspé à Buckingham.

Ouvert au public

Si Rideau est avant tout une affaire de diffuseurs tout de suite et de public plus tard, quelques spectacles sont aussi ouverts à tous ceux qui désirent se procurer un billet.

■ *Les Amies mortes*. Le plus récent spectacle de Carbone 14 et de son amie vivante, Gilles Maheu, primé au dernier gala des Masques, fait un arrêt à la salle Albert-Rousseau le mardi 18 février à 20h. Pour l'occasion, les billets sont à prix modique: 13 \$ pour les étudiants, 22 \$ à prix régulier.

■ *L'Enseigneur ou Une ombre au tableau*. Ce spectacle belge, est présenté le 18 février également, aussi à 20h, au théâtre Périscope. Spectacle solo sur les travers de la vie de professeur écrit par un ancien professeur, Jean-Pierre Dopagne, *L'Enseigneur* est joué par Alexandre von Sivers, qu'on nous présente comme un genre de Jean-Louis Millette québécois.

■ *Souper à Chenonceaux*. Certainement un des spectacles les plus originaux présentés pendant la semaine, Rideau ou pas, ce concert thématique offert à la salle Dina-Bélanger du collège Jésus-Marie, le mercredi 19 février,

met en vedette l'Ensemble contemporain de Montréal sous la direction de Véronique Lacroix, avec comme solistes la mezzo-soprano Odette Beaupré et la soprano Nathalie Choquette. Les solistes y incarnent respectivement la Controverse et la Polémique, offrant ainsi un encadrement thématique à la présentation d'œuvres de Debussy, Ravel ou Stravinski, mais aussi de compositeurs contemporains comme Jean Lesage et Sylvio Palmieri. ■ Le D'Auteuil off. L'importance de Rideau pour la diffusion des arts de la scène est clairement démontrée par la tenue annuelle d'un volet off, tenu par des artistes qui se présentent de leur propre initiative hors de la programmation officielle. Le bar-spectacle D'Auteuil est le lieu d'accueil privilégié du off variétés. Le 17, le bluesman Bob Walsh, vétéran apprécié de la scène québécoise et qui lançait un premier disque en novembre dernier, donne le premier de ces spectacles. Le 18 février, en formule *showcase*, cinq groupes rock offriront de courtes prestations: Claire Vézina, The Respectables, Brasse-Camarade, En Bref et Skälène.

ENSEMBLE Anonymus

MUSICA ANTIQUA



La création musicale au Moyen Âge
Sous le thème du renouveau, un régal qui célèbre l'art des compositeurs médiévaux.

Montréal

Samedi 1^{er} mars
à 20 h

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est
Métro: Berri-UQAM
Réseau Admission: 790-1245
Renseignements: 987-6919

Québec

Samedi 8 mars
à 20 h

SALLE DE L'INSTITUT

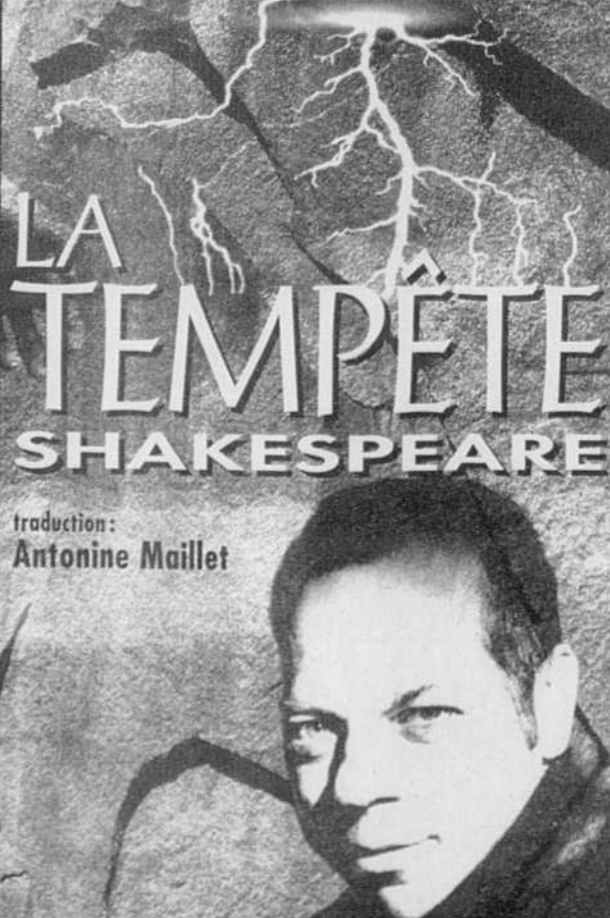
42, Saint-Stanislas
Renseignements: 691-7400

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

mise en scène:
Guillermo de Andrea

Guy Nadon
Marc Bélard
Raymond Legault
Luc Guérin
Mario Saint-Amand
Denis Roy
Guy Jodoin
Michel Daigle
Reynald Robinson
Gabriel Sabourin
Rosa Zacharie
Philippe Beaulieu

concepteurs:
Danièle Lévesque
François Barbeau
Michel Beaulieu
Michel Smith
Jacqueline Lemieux
Jean-Marie Guay



traduction:
Antonine Maillet

BANQUE NATIONALE Hydro Québec

25 février au 22 mars
réservations: 844-1793

groupes: 527-3644 844-1793

La Ligne Invisible
Jocelyne Montpetit Danse

chorégraphe Jocelyne Montpetit
décor Edward Poitras
interprètes
Carlos Sanchez
Jocelyne Montpetit

19-20-21-22
février 1997 à 20h

«La Ligne invisible visiblement splendide»
The Edmonton Journal (Edmonton)

Rencontre en direct
avec la chorégraphe
le 20 février
après le spectacle

L'AGORA DE LA DANSE
840, CHERRIER
MÉTRO: ST-BROOK
525-1500
SALLE LAURENCE
ADMISSION: 980-1245

LES ARTS

Pour des esprits libres

De toutes les tirades culturelles d'une semaine agitée sur le front politique, je ne retiens ni les rodomontades de Pierre Pettigrew, ni les promesses révocables de Sheila Copps, ni les plaintes mêlées d'espoir de la Conférence canadienne des arts ou des Amis (désespérés) de la télévision publique. Je salue plutôt Michel Dupuy, l'ancien ministre fédéral du Patrimoine, le mal aimé qui vient d'annoncer son retrait imminent de la vie politique. «Je partirai avec la satisfaction du devoir accompli», a-t-il déclaré en passant en revue les nombreux dossiers dont il s'est mêlé, qu'il croit avoir bien menés quoi qu'en aient dit ses détracteurs dont j'étais certainement. «La seule chose qui m'ait fait mal, a-t-il ajouté avec une candeur qui l'honore, c'est d'être traité comme un imbécile, ce que je suis peut-être, par des plus imbéciles que moi.»

Je comprends l'amertume qui l'amène à rendre coup pour coup mais lui demande de convenir que, dans l'échelle de l'imbécillité, le degré le plus élevé revient plutôt à celui qui lui avait confié un portefeuille culturel qui ne convenait aucunement à ses qualités, bien réelles par ailleurs.

Car M. Dupuy est un être cultivé, élégant, sensible, et d'excellent rapport. Il a aussi une vertu rarissime chez ses semblables politiques. J'ai eu beau écrire à son propos les choses les plus dures, attaquer ses politiques et ses straté-

gies, mettre en doute ses habiletés, jamais il n'a manifesté la moindre rancune. Sans doute n'en pensait-il pas moins et devait-il mettre en œuvre toute la réserve et le talent du diplomate de carrière — sa vraie force — pour demeurer aussi aimable lors de nos quelques rencontres. Il avait de la classe, qu'on regrette bien au moment où les jeunes recrues de sa formation se révèlent si mal embouchés.

Mais la classe, de toute évidence, ne suffit pas à piloter les dossiers culturels. Pas plus que l'immense majorité des titulaires de ce portefeuille avant lui, au Canada ou au Québec, M. Dupuy ne laissera de souvenir notable. On pourrait même élargir l'observation à l'Amérique du Nord et se demander de quel virus souffrent nos milieux politiques pour être si étrangers au monde de la culture, d'où ils ne proviennent à peu près jamais. Et surtout pourquoi leur relation à la culture est tellement plus superficielle que leur amitié avec le monde économique, par exemple, alors que la symbiose paraît beaucoup plus naturelle en Europe.

Il y a certes des systèmes d'éducation où l'on peut devenir comptable, avocat, médecin, agriculteur et même professeur, et de là député, sans jamais avoir lu un seul roman, mis les pieds dans un seul musée, et débattu à fond un seul pan de l'histoire nationale ou universelle. Mais il me semble y aller aussi des mœurs des partis nord-américains, tout semblables, dont la discipline ne valorise abso-

lument pas l'autonomie intellectuelle. Les êtres de culture, les plus forts en tout cas, sont des êtres de rébellion, souvent des indomptables, qui pensent autrement. André Malraux, l'archétype du grand ministre de la Culture, était un irréductible, même quand il fit les compromis nécessaires à son ministère; il restait fabulateur, rêveur, bourré d'idées de grandeur, méprisant les réalités matérielles. Et n'eût été de la protection du général de Gaulle, la machine politique française, qui est féroce, l'aurait rapidement défait. Mais il y avait une place, au gouvernement, pour cet esprit libre.

Le politicien d'ici qui s'en rapprochait le plus, le créateur et premier titulaire des Affaires culturelles, Georges-Émile Lapalme, était aussi un insoumis, un indigné, un individualiste et penseur autonome. Ses écrits en ont témoigné tout autant que sa démission. Mais il passait pour un incongru, incapable de travailler en équipe, c'est-à-dire de se contenter des demi-mesures que sont par essence les projets politiques qui font consensus, ce commun dénominateur de la médiocrité. La France a fait entrer les cendres de Malraux au Panthéon, l'UQAM a tenu un intéressant colloque sur Lapalme, et c'est terminé.

L'exercice de la politique, en Amérique du Nord, exige un oubli de soi qui va bien au-delà du sacrifice de la vie privée. Elle impose une chape de conformité qui fait taire les convictions, étouffer les originalités, ravalier les grands projets. Pour avoir suivi d'assez près les redressements de la politique culturelle québécoise des dernières années,

les mécanismes de décision qui ont fini par faire sortir de terre quelques équipements importants mais toujours humbles, je connais la somme d'intrigues, de calculs, de trocs politiques pas toujours admirables auxquels ont dû se livrer des ministres, parfois en s'humiliant, pour obtenir l'adhésion ou le soutien de leurs collègues et de premiers ministres successifs, à Québec et à Ottawa. Un discours qui n'eût été que *culturel*, qui eût célébré l'art pour l'art, où on eût substitué aux considérations sur les retombées économiques une acceptation du prix élevé de la beauté, eût été reçu comme mégalomane, vaguement timbré, et surtout immodeste, ce qui ne pardonne pas. Parlez-en à Marcel Masse, prédécesseur de M. Dupuy dans l'ancien gouvernement conservateur, qui conjugait le talent politique à la franche ambition de splendeur culturelle. Ce qu'on lui a le plus reproché, notamment dans une presse canadienne-anglaise déchaînée, c'était moins ses dépenses que son impudence à étaler des références littéraires et historiques, et l'inspiration qu'il trouvait ouvertement chez Malraux. *Shocking*.

Dans le profil du politicien culturel, la connaissance et l'élégance, vraies ou vernies, sont certes importantes. Mais la plus incontournable exigence du poste devrait être une capacité de travailler *à contrario* des valeurs reçues, des pesanteurs acceptées, des arrangements raisonnables. Et une volonté d'être dépositaire de la grandeur où nous avons plutôt tendance, de notre côté de l'eau, à voir une faute de goût. C'est ça qui est imbécile.



Lise Bissonnette

THÉÂTRE JEUNESSE

Oui, la Bonne Femme aime les enfants!

Quand on a proclamé le nom de Jasmine Dubé à la dernière soirée des Masques, plusieurs spectateurs assidus n'avaient jamais entendu parler d'elle. Jasmine Dubé fait pourtant partie des auteurs dramatiques québécois les plus importants. Mais voilà: elle écrit et joue pour les jeunes publics.

SOLANGE LÉVESQUE

On réserve un sort injuste aux créateurs de spectacles destinés aux jeunes publics; jusqu'à ce qu'ils obtiennent une reconnaissance officielle, un Masque ou un prix quelconque (et encore!...), leurs succès sont toujours moins spectaculaires et ils demeurent dans l'ombre. *La Bonne Femme*, écrit et joué par Jasmine Dubé, était en nomination dans six catégories aux Masques et elle en a reçu trois: celui du meilleur texte original, celui de la production de l'année jeunes publics et celui de la meilleure mise en scène (Martin Faucher). Jasmine Dubé écrit aussi des albums et des romans pour enfants. En 1996, elle recevait le prix Arthur-Buies pour l'ensemble de son œuvre littéraire.

Il suffit d'écouter parler Jasmine Dubé quelques minutes pour que nous soit communiqué l'amour qu'elle porte aux enfants et l'enthousiasme qui anime son désir de les captiver. Entre L'École matapédienne de théâtre, la troupe semi-professionnelle qui lui a transmis la passion du théâtre, et le Théâtre Bouches décousues, qu'elle a fondé en 1986, Jasmine Dubé a fréquenté l'École nationale de théâtre où elle a d'abord complété une solide formation de comédienne. C'est par la création collective qu'elle en est venue à écrire, et cette forme d'exploration demeure encore son instrument privilégié lorsqu'elle s'attaque à une nouvelle pièce. «D'autres éprouvent de l'angoisse à l'idée de partir d'un thème, sans plan, sans programme; j'aime ce vide, ce gouffre qui correspond à la page blanche de l'écrivain: par exemple, quand j'ai écrit *La Bonne Femme*, j'ai réuni un groupe d'artistes de toutes disciplines et nous avons divagué, avec parfois de longs silences, sur le thème de «la bonne femme»... Il en est sorti des choses étonnantes! C'est vraiment ma façon préférée de travailler.»

Le spectacle *Bouches décousues*, qui a par la suite donné son nom au théâtre que Jasmine Dubé a fondé, a connu un grand succès et... fait beaucoup parler, justement! Il portait sur les agressions sexuelles auprès des enfants, un sujet tabou. «Les gens, déplore l'auteure, ont attribué le succès de la pièce au thème seul; par la suite, on m'a collé une étiquette; on a dit que je faisais du «théâtre à thème», des spectacles didactiques. Ça m'a beaucoup agacée, car au-delà du sujet (qui était peut-être d'actualité, j'en conviens), il y avait une auteure, et cette auteure était reléguée à l'arrière-plan à cause de l'importance qu'on accordait au sujet comme responsable du succès du spectacle.»

La partie n'est jamais gagnée pour le théâtre jeunes publics: «Les préjugés ont la cote», affirme Jasmine Dubé. Quels sont ces préjugés? «On considère souvent le théâtre destiné aux jeunes comme un genre inférieur, remarque-t-elle. Je n'ai rien à redire contre Le Devoir, qui couvre assez bien ce théâtre, mais d'autres journaux l'ignorent complètement ou coupent dans l'espace qui pourrait être consacré aux spectacles pour les jeunes dès qu'ils doivent s'abriter dans quelque chose.» Autre préjugé que dénonce Jasmine Dubé: «Plusieurs pensent qu'il faut avoir soi-même des enfants pour trouver de l'intérêt au théâtre jeunes publics; j'en rencontre souvent qui pensent de cette façon, racontent-elle, et c'est vraiment dommage. Ce théâtre fait preuve de recherches formelles aussi innovatrices que l'autre théâtre! On peut le fréquenter autant pour retrouver l'esprit d'enfance et l'enfant qu'on a été (qu'on est



Jasmine Dubé est enthousiasmée à l'idée de captiver les enfants.

toujours, jusqu'à un certain point) que pour faire plaisir à ses propres enfants.»

Un vrai public

Le théâtre jeunes publics est souvent considéré comme une étape qui devrait mener vers autre chose; Jasmine Dubé s'en étonne: «Moi-même, comme auteure, on m'attend au détour du chemin avec des questions comme: «Est-ce que tu vas bientôt écrire pour les adultes?» Comme si ce que j'écrivais maintenant, c'était «en attendant d'écrire pour vrai», peut-être? La formule «le public de demain», pour parler d'un public jeune, me choque; les enfants constituent un public aujourd'hui! Ils sont des spectateurs à part entière! Mais comme ils n'ont pas d'argent, ils ne représentent pas un pouvoir économique; ils ne sont donc pas intéressants, pas encore tout à fait des personnes. Étrangement, tout ce qui a rapport à eux est souvent considéré comme «en attendant», comme moins important. Il me semble que ça devrait être le contraire.»

Dans le numéro 76 des Cahiers de théâtre JEU consacré au théâtre jeunes publics, Jasmine Dubé soutient que «faire du théâtre pour enfants est révolutionnaire»; elle explique cette assertion: «Vouloir s'adresser à des enfants signifie d'abord convaincre des adultes. Si, en tant qu'auteurs, on veut parler de choses qui nous touchent vraiment, il faut tenir compte du filtre-adulte. Par exemple, dans ma pièce *Pierrette Pan*, ministre de l'Enfance et des Produits dérivés, le personnage de Marie Darling, une attachée de presse, fume la cigarette. À quelle censure j'ai dû faire face!», se rappelle Jasmine Dubé, qui s'est butée aux tenants de la rectitude politique, tout prêts à l'accuser de donner le mauvais exemple. «En réalité, précise-t-elle, les enfants sortaient de la pièce en disant que ce n'était pas bien de la part de Marie,

qu'elle aurait les poumons tout noirs, qu'elle ferait tort à sa santé, etc. Loin d'encourager les enfants à fumer, la pièce les mettait en contact avec le sens critique et les bons principes que les parents leur ont inculqués; les mêmes parents m'accusaient de les saper! On ne fait pas suffisamment confiance aux enfants, sur bien des plans.»

Son écriture dramatique cherche d'ailleurs à démystifier la perfection, chez l'enfant comme chez l'adulte. «La perfection n'existe ni d'un côté ni de l'autre!», affirme-t-elle. Il y a de part et d'autre un dosage de contradictions. Je cherche à créer un rapport d'égal à égal entre les adultes et les enfants. Je m'intéresse particulièrement aux plus petits d'entre les petits, car je sais combien les échanges et la communication sont possibles très tôt au théâtre; bien sûr, cette

forme de théâtre n'est ni jet-set ni glamour et, bien sûr, elle n'est pas payante; alors, on est portés à la délaissier.»

Une auteure dramatique qui écrit pour les jeunes doit tenir compte des adultes qui sont responsables d'amener ces jeunes au théâtre; où et comment peut-elle trouver son inspiration? «Je la puise dans ma vie et dans mes expériences, ainsi que chez mes propres enfants. J'ai aussi la chance de côtoyer beaucoup d'enfants lors de rencontres dans les bibliothèques. Au Théâtre Bouches décousues, nous entretenons un volet recherche qui m'inspire beaucoup.» Pour sa nouvelle œuvre *Le Bain*, Jasmine Dubé avait envie de l'univers clos de la salle de bains. «Les personnages de la pièce sont Madame Pin-Pon, une mère qui travaille comme pomprière et qui court partout, donc qui éteint des

feux, et son enfant, un petit cochon courageux mais qui a ses peurs! J'aime bien que les enfants puissent avoir des références, et Les Trois Petits Cochons sont très connus, alors les enfants sont tout de suite situés. Pin-Pon est fatiguée de sa journée; elle voudrait bien aller se coucher. L'enfant, lui, veut retarder le plus possible l'heure du coucher; il lui raconte sa journée, et pour dormir, il réclame son jouet préféré: un petit garçon en peluche. Mais voilà que le jouet a disparu! Nous avons donné une représentation expérimentale devant des enfants, raconte Jasmine Dubé, et la qualité de leur écoute m'a frappée. J'aime leur manière franche d'être spectateurs.»

Le Bain, destiné aux 3 à 7 ans et produit par la Maison Théâtre, prendra l'affiche le 19 février à l'Espace La Veillée.

SUR SCÈNE

FRANÇOIS D'ASSISE

François d'Assise est l'un de ces spectacles solo qui nous font revenir aux sources du théâtre. D'une grande simplicité, intime, et visant l'intériorité par le moyen d'images neuves et vigoureuses, la pièce raconte la vie du saint qui a inspiré tant d'artistes — dont, récemment, l'écrivain Christian Bobin. Le texte somptueux et pas «bon Dieu» pour deux sous de Joseph Delteil est interprété par Robert Bouvier, un acteur très puissant et tout en délicatesses qui réussit à nous mettre en contact avec la spiritualité dans ce qu'elle a de plus vivant et de plus incarné. Un bonheur!

Solange Lévesque

BLUE BEARD

Alexandre Hausvater dramatise et met en scène, en langue anglaise, une novella de Max Frisch qui reprend le thème de *Barbe-Bleue*. L'histoire est prenante, les acteurs sont à la hauteur de rôles difficiles (et que l'on n'est pas habitués de voir au théâtre, puisqu'il jouent sur les scènes anglophones), mais une scénographie un peu trop littérale appesantit inutilement le spectacle, l'empêchant de décoller et nous empêchant d'étendre les paraboles de l'histoire à nos propres expériences. Tout de même: pour le plaisir du jeu. Dernière ce samedi à l'Institut Goethe.

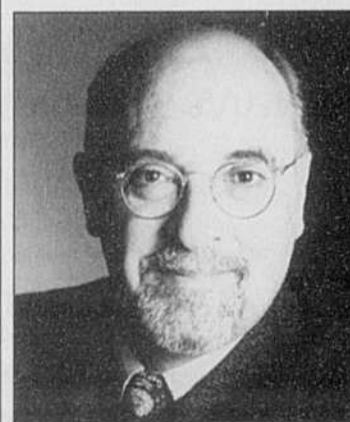
S. L.

LES GUERRIERS

Deux publicitaires s'affrontent, rivés au même objectif: trouver un slogan qui remplacerait le «Si la vie vous intéresse» de l'armée canadienne. L'un d'eux, justement, mourra au terme de ce huis clos de dix jours. La mise en scène à René-Daniel Dubois donne un autre destin à la pièce de Garneau. Surréaliste, elle propulse dans une sphère assez infernale. À l'Espace Go jusqu'au 22 février.

S. L.

FONDS D'INVESTISSEMENT DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS



Marcel Choquette, M.B.A.

Le président du conseil d'administration du Fonds d'investissement de la culture et des communications, M. Serge Turgeon, annonce la nomination de Marcel Choquette au poste de président-directeur général de cette société nouvellement créée.

Depuis vingt ans, M. Choquette a acquis une solide expérience dans le démarrage d'entreprises, l'implantation de changements stratégiques et la mise en œuvre de nouveaux programmes en tant que consultant et comme cadre supérieur au sein d'organismes culturels. Il était jusqu'à tout récemment le directeur multimédia et nouvelles technologies à Téléfilm Canada.

Doté d'un capital de 15 M \$, le Fonds d'investissement de la culture et des communications investira du capital de risque dans les entreprises à but lucratif des secteurs de la culture et des communications afin de soutenir leur développement et leur croissance.

Luis Bunuel Salvador Dali Federico Garcia-Lorca

LE MIEL EST PLUS DOUX QUE LE SANG

Texte SIMONE CHARTRAND et PHILIPPE SOLDEVILA

DEUX SEMAINES SEULEMENT!
«Il faut souhaiter que cette production puisse venir dans la Métropole»
Luc Boulanger - Voir

MISE EN SCÈNE: PHILIPPE SOLDEVILA

LA LICORNE 15 ans

DU 18 FÉVRIER AU 1^{er} MARS 1997 à 20h00
LA LICORNE - 4559, avenue Papineau, Montréal - Rés.: (514) 523-2246

LES ARTS
CINÉMA

Trop de velours

TOUCH

De Paul Schrader. Avec Bridget Fonda, Christopher Walken, Skeet Ulrich, Tom Arnold, Gina Gershon, Lolita Davidovitch. Scénario: Paul Schrader, d'après le roman de Elmore Leonard. Image: Ed Lachman. Montage: Cara Silverman. Musique: David Grohl. États-Unis, 1996, 97 minutes. Au Loews.

MARTIN BILODEAU

Étrange parcours que celui de Paul Schrader. Issu d'une famille calviniste très stricte, le réalisateur de *American Gigolo* aborde le cinéma, au début des années 70, à travers quelques essais sur des cinéastes d'avant-garde, ainsi que des articles très influents sur le film noir. Il signe

ensuite quelques scénarios, dont ceux de *Taxi Driver* et *Raging Bull*, deux des plus grands films de Martin Scorsese. Il passe à la réalisation en 1978, amorçant une œuvre étrange, en dents de scie, où il égratigne la moralité (*Hardcore*, *American Gigolo*), donne dans l'érotisme stylisé (*Cat People*, *Mishima*) avec des résultats souvent discutables (*The Comfort of Strangers*), livre sans ambages son point de vue singulier et provocateur au sujet de l'enlèvement de Patty Hearst dans un film du même nom, puis signe, avec *Light Sleeper*, un film policier fin et dépeuplé qui offre à Willem Dafoe l'un de ses meilleurs rôles au cinéma.

Dans le pire comme dans le meilleur, on reconnaît invariablement en Schrader un artiste convaincu qui — sans être un polémiste — aime secouer les puces de l'Amérique puritaine. Il signe pourtant ici une satire plutôt molle sur les milieux religieux, les milieux médiatiques et les ravages occasionnés par l'union de ces deux forces. Adapté du roman de Elmore Leonard (*Get Shorty*), *Touch* atteint des sommets grâce à quelques scènes burlesques bien envoyées et certains dialogues finement écrits, mais la morosité revient rapidement s'emparer de cette histoire datée, menée sans poigne par un cinéaste en panne d'inspiration.

Bill Hill (Christopher Walken) roule sa bosse en extorquant de l'argent à des groupes religieux qu'il mythifie par ses sermons. Il voudrait bien s'adjoindre la collaboration de Juvenal (Skeet Ulrich), un jeune homme doté d'un don de guérisseur apparemment hérité d'un séjour chez les moines franciscains dans la jungle brésilienne. Hill convainc Lynn (Bridget Fonda), son ex-associée, d'approcher puis d'appâter le jeune homme. Mais celle-ci s'éprend de Juvenal et le prévient des dangers que sont pour lui les groupes religieux qui essaient de tirer un profit financier de ses dons, et les médias qui veulent s'en emparer comme d'une bête de foire.

Le cynisme des uns, l'innocence des autres

À travers ce portrait d'un jeune guérisseur charismatique et candide, Schrader dénonce le cynisme des uns et l'innocence des autres. Il montre aussi comment un milieu corrompu, dépourvu de valeurs spirituelles et morales, vient facilement à bout des innocents sans défense. Cependant, la critique manque de mordant, les arguments viennent à manquer et les redites s'accumulent. Ainsi, plutôt que d'être décorative ou accessoire à l'intérieur d'un débat d'idées qui dépasse les limites de l'écran, l'histoire d'amour vécue par Juvenal et Lynn prend des proportions démesurées dans le récit en perte de vitesse et en mal de point de fuite. Or, Bridget Fonda et Skeet Ulrich manquent d'étoffe, surtout devant ce Christopher Walken en béton — qui a l'air bien décidé à se cantonner dans ce genre de rôle d'homme cynique et bouillant derrière son visage figé — qui fait son petit numéro sans effort apparent, mais aussi sans qu'on devine en lui le démon de la frime et de l'argent facile qu'il est censé symboliser. Le reste de la distribution, de Tom Arnold à Lolita Davidovitch, force la note, jouant cette comédie trop veloutée comme s'il s'agissait d'une satire outréante.

L'ombre et la lumière

ABSOLUTE POWER
(POUVOIR D'EXÉCUTER)

De Clint Eastwood. Avec Clint Eastwood, Gene Hackman, Ed Harris, Laura Linney, Scott Glenn, Judy Davis. Scénario: William Goldman, d'après le roman de David Baldacci. Image: Jack N. Green. Montage: Joel Cox. Musique: Lenji Niehaus. États-Unis, 1996, 120 minutes. À l'Égyptien (v. o.) et au Berri (v. f.).

MARTIN BILODEAU

Depuis *Unforgiven*, le western qui l'a consacré auprès de la critique américaine, l'acteur-réalisateur Clint Eastwood a fait un petit détour réussi vers la fable sociale, avec *A Perfect World*, puis vers le non moins réussi drame sentimental qu'est *Bridges of Madison County*. Ces films ont fait reconnaître, à ceux qui en doutaient, le talent et la polyvalence de Clint Eastwood qui, aujourd'hui, revient, avec cet étonnant *Absolute Power*, à un genre plus familier, celui du thriller. Un genre qui, comme le western, a fait sa réputation, bonne et mauvaise.

Pendant qu'il dévalisait la résidence d'un riche milliardaire, Luther Whitney (Clint Eastwood) assiste, impuissant, à une aventure sexuelle qui tourne au vinaigre entre le président des États-Unis (Gene Hackman) et la maîtresse des lieux (Melora Hardin), que les gardes du corps, alarmés par les cris en provenance de la chambre, abattent sans autre forme de procès. Le bras droit du président (Judy Davis) intervient pour masquer les traces de lutte et laisser croire qu'un cambrioleur surpris aurait pu commettre le méfait. Une fois les «hommes du président» partis, Luther prend la clé des champs, aussitôt poursuivi par les gardes du corps qui l'ont vu s'enfuir en emportant avec lui une importante pièce à conviction.

Les autorités seront médusées face à l'in vraisemblable scène de crime qu'ils découvriront peu après. Le détective Seth Frank (Ed Harris) soupçonne Luther du cambriolage, mais ne se résigne pas à suspecter du meurtre cet homme pacifique bien connu des autorités. Sa conviction sera d'autant plus grande lorsqu'il rencontrera Kate (Laura Linney), la fille de Luther, qui a renié son père mais qui ne peut, elle non plus, le croire coupable. Pendant ce temps, les «hommes du président» essaient de pincer Luther, mais celui-ci le devance à chaque fois et risque fort de les faire piéger.

In vraisemblances en masse

Les invraisemblances abondent dans ce scénario signé William Goldman, d'après le roman de David Baldacci. La plupart relèvent de la plus pure fantaisie et contribuent au climat gentiment ironique du film, à sa violence souriante et à son drame à grosses ficelles. D'autres, par contre, relèvent de la simple maladresse. Par exemple, pourquoi une personne chargée d'effacer toutes les traces incriminantes sur les lieux d'un crime prend-elle la peine de mettre la principale pièce à conviction dans un sac de plastique? Eastwood avance néanmoins à pas assurés dans cette intrigue saisissante. Le montage de Joel Cox y est compact comme le ressort d'une bombe à retardement qui menace à tout moment d'exploser; l'excellente partition de Lennie Niehaus (de loin le meilleur compositeur à Hollywood, à qui on doit *Bridges of Madison County* et la plupart des films d'Eastwood) ponctuée l'action sans vendre la mèche, et la superbe photographie permet à Jack N. Green de se livrer, avec un plaisir contagieux, à un étonnant jeu d'ombres qui évoque le stylisme visuel du film noir à la Samuel Fuller.



Dans *Absolute Power*, Clint Eastwood joue le personnage d'un voleur solitaire.

Aussi, Eastwood est un as dans l'art de renouveler des clichés. Derrière cette joyeuse mascarade mêlée d'intrigues et d'affrontements virils se cache le véritable enjeu du film, soit le rapport entre un père et sa fille, que les événements rapprocheront pour une finale où règnent l'ordre physique et moral. En cours de route, Eastwood flirte cependant avec l'amoralité, mais se garde bien d'enfreindre les règles du genre; attiré par l'ombre, le réalisateur triomphera dans la lumière en envoyant dans l'au-delà les mauvais sujets, et derrière les barreaux la reine de ce canular, incarnée avec brio par une Judy Davis vénérable à souhait, qui parvient par sa force à extraire un peu de jus de ce personnage de femme de carrière plus cliché que celui qu'incarnerait Sigourney Weaver dans *Working Girl*. Sa grandeur fait ombre à Gene Hackman et Scott Glenn, proies faciles qu'Eastwood l'acteur affrontera avec un bonheur qui se lit à chaque instant sur son visage que son personnage caméléon modifie au gré des scènes.

Enfin, malgré quelques défauts, *Absolute Power* est un film de grandes qualités, qui ne renouvelle pas le genre mais utilise à bon escient ses meilleurs outils. C'est là le pari que relève Clint Eastwood à chaque film, à chaque genre abordé. Totalement dénué de prétention, celui-ci est avant tout un excellent artisan, qui ne marquera certes pas l'histoire du cinéma mais qui appose toutefois, sur chacun de ses films, le même sceau de qualité.



Tom Arnold et Skeet Ulrich, dans *Touch*.

"Un **JULES ET JIM** fin de siècle, doux et fort, avec des humeurs saugrenues, des rires en pluie et des larmes en coin."
— COSMOPOLITAN

En nomination **CÉSARS 1997**
Charlotte Gainsbourg meilleure actrice

YVAN ATTAL
CHARLOTTE GAINSBORG
CHARLES BERLING

Love etc.

un film de **marion vernoux** d'après le roman de **julian barnes "talking it over"**
adaptation scénario et dialogue **marion vernoux et dodine herry**

VOIR evian CITE MALO FILM DISTRIBUTION

13 ANS+ CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias) ★★

NE VOUS PRIVEZ PAS DE CE BONHEUR: ALLEZ VOIR CE FILM!
— Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Palme d'Or Festival de Cannes Catherine Deneuve **les parapluies de cherbourg**
«Le plus beau film jamais fait sur la vraie vie!»
— JARA GIRA, LE SABBAT

La musique inoubliable de MICHEL LEGRAND
Nouvelle copie couleur magnifiquement restaurée

CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE Sam. dim. mar. mer. 1:35 - 5:35 - 7:35 - 9:35
Ven. lun. et jeu: 5:35 - 7:35 - 9:35

«DENEUVE Y EST TROUBLANTE À SOUHAIT...»
— Luc Perrault, LA PRESSE

«UN FILM TOUCHANT, INTRIGANT, INTIME ET HUMAIN...»
— Daniel Rioux, JOURNAL DE MONTRÉAL

«...TROUBLANT ET ATACHANT.»
— LE PARISIEN

«VIOLENT ET ÂPRE, LE DERNIER FILM DE TÉCHINÉ TEND UN MIROIR SPLENDIDE À NOTRE ÉPOQUE.»
— LIBÉRATION

CATHERINE DENEUVE DANIEL AUTEUIL

LES VOLEURS

un film de **ANDRÉ TÉCHINÉ**

CÉSAR du Meilleur Jeune Espoir Féminin Laurence Côté

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA 9 GATINEAU FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES CINÉMA PINE STE-ADELE

« Un polar tout à la fois irrévérencieux, léger, jouissif et original, que l'on savoure du début à la fin »
— La Presse

DES NOUVELLES DU BON DIEU

Un film de Didier Le Pêcheur

13 ANS+ FAMOUS PLAYERS LOEWS CENTRE LAVAL

JOHN MALKOVICH

UN FILM DE VOLKER SCHLÖNDORFF

LE ROI DES AULNES

Version française de «The Ogre»

Adapté du roman de Michel Tournier «Le Roi des Aulnes»

« Le Roi des Aulnes est traversé d'éclairs fulgurants, de scènes fortes et d'images qui bien après la projection, restent en mémoire. »
— Eric Fourlanty, VOIR

« Une adaptation très respectueuse du roman de Tournier. La reconstitution est remarquable, les décors, grandioses. »
— Luc Perrault, LA PRESSE

13 ANS+ FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL version o. anglaise au cinéma LOEWS

Mi-figue, mi-raisin

LOVE, ETC.

Réalisation: Marion Vernoux et Dodine Herry. Scénario: Marion Vernoux d'après le roman de Julian Barnes. Avec Charlotte Gainsbourg, Yvan Attal, Charles Berling. Image: Eric Gauthier. Musique: Alexandre Desplat. Au complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On devait déjà à Marion Vernoux le trépidant *Personne ne m'aime*, road movie féminin fort drôle. En s'attaquant au roman de Julian Barnes

Love, etc. (en anglais *Talking it Over*), elle semble avoir été en panne de ton. Ironique? Tragique? Émouvant? Et n'avoir pas trouvé son angle d'approche.

Il faut dire que le roman de Julian Barnes manifestait une ironie, voire un cynisme pince sans rire britannique assez juteux. Le film donne de cette histoire de triangle une version beaucoup plus floue et moins incisive. Le livre était également rédigé en voix multiples et subjectives, difficiles à traduire en scénario. Marion Vernoux a contourné une partie du problème en conservant en voix hors champ le jeu des points de vue, tandis qu'elle mettait l'ironie en sourdine et sacrifiait de grandes parties du roman, notamment toute la fin ici coupée, beaucoup moins chargée dramatiquement.

Il sera question dans le film de deux amis célibataires: Benoît (Yvan Attal) à l'aise financièrement, sans fantaisie, vaguement ennuyeux et Pierre (Charles Berling) excentrique, séducteur qui use de son charme pour taper son copain et courir les filles. Au centre: Marie (Charlotte Gainsbourg) jeune restauratrice de tableaux qui fait passer une petite annonce dans le courrier des cœurs seuls et tombe sur Benoît qu'elle épousera bientôt. Comment Pierre se met dans la tête qu'il est amoureux de Marie et entreprend de lui faire dénouer ses liens conjugaux, tel est le sujet de *Love, etc.*

Le film n'est pas sans qualités. Charlotte Gainsbourg qui y incarne la jeune femme au centre du triangle amoureux est fine et juste dans son personnage tiraillé entre les deux meilleurs amis du monde qui ne le resteront pas très longtemps. Yvan Attal manifeste une forte présence concentrée. Mais Charles Berling ne

fait guère d'étincelles et joue sa partie avec moins de panache que le rôle ne l'aurait réclamé, quand il ne parle pas trop vite ou rate ses effets. Du moins les interprètes manifestent-ils un naturel qui touche, à défaut de bouleverser. L'émotion, le trouble croissant de la jeune femme, la blanche frustration du mari berné passent souvent l'écran, à travers des regards, des actes manqués, des gestes avortés. Certaines scènes, le souper d'explication où le mari vide son sac, apparaissent particulièrement percutantes et on croit à la véacité des personnages, même si le ton donné paraît plus confus qu'autre chose. Mais on s'ennuie du mordant du roman de Barnes lequel, transposé au cinéma, aurait pu ajouter une dimension supplémentaire à ce pas de trois parfois juste; qui toutefois ne transcende pas son propos par l'ironie ou l'émotion supérieures. On est loin de *Jules et Jim*.

Techniquement, si l'on excepte l'excellente musique d'Alexandre Desplat, le film est assez quelconque, avec des cadrages souvent douteux, une caméra qui manque de finesse et de contrastes. Ce qui ne rehausse pas la qualité des décors quelconques et des costumes très laids (Charlotte Gainsbourg est toujours vêtue comme l'as de pique ce qui ne correspond guère au raffinement auquel l'invite son métier). Ce parti-pris d'inesthétisme peut ajouter à l'impression de naturel mais il ne donne pas au film sa caution cinématographique. Œuvre à moitié réussie donc, que ce second long métrage de Marion Vernoux qui présente des personnages pas nécessairement sympathiques, comme ce Pierre n'hésitant pas à séduire la femme de son meilleur ami, sans les juger, ce qui est louable, mais aussi sans qu'on sache très bien où le film veut en venir, sans lui trouver un ton.



Yvan Attal et Charlotte Gainsbourg dans *Love, etc.*

LES ARTS

LA VITRINE DU CÉDÉROM

LES PREMIERS CARACTÈRES MOBILES



Caractères chinois en argile servant à l'impression xylographique (XI^e siècle).

Au pied de la lettre

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

L'AFFAIRE GUTENBERG

Production: Infogrames Multimédia. Collection Eurêka! Passion de la découverte. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68040 ou plus, ou PowerMac, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 49,99 \$.

Après Galilée, après Champollion, l'éditeur français Infogrames aborde un autre personnage dominant de l'histoire des découvertes avec cette *Affaire Gutenberg*. Des tonnes d'ouvrages ont déjà souligné en larges traits rouges l'importance du maître imprimeur de Mayence; le fait de rendre la connaissance disponible à tous grâce à l'imprimerie est indéniablement un des moments les plus marquants de l'histoire de l'humanité.

Pourtant, Gutenberg n'a pas inventé l'imprimerie. Des siècles avant lui, les Chinois se servaient d'encre, de papier, et imprimaient des documents. Le plus ancien — une version chinoise du *Sutra de diamant* — porte le nom de l'imprimeur Wung Shi et même la date d'impression, celle du 11 mai 868. Au Moyen Âge, on reproduisait certaines portions de manuscrits — les illustrations et les légendes accompagnant le texte copié à la main — à l'aide de gravures sur bois et on imprimait des cartes à jouer de la même façon: ce type d'impression, la xylographie, avait aussi vu le jour en Chine.

Gutenberg n'a donc pas inventé l'imprimerie ni l'impression. Et non plus les caractères mobiles, comme on le croit encore, puisque des feuilles récentes ont mis au jour des caractères en argile remontant à la Chine du XI^e siècle et même des caractères en métal provenant de la Corée du XIV^e. Ce que Gutenberg a inventé, c'est la typographie, la presse à imprimer et surtout une nouvelle façon de se servir de caractères mobiles et réutilisables.

C'est évidemment une histoire passionnante. D'autant plus quand on considère l'importance de l'écrit dans la civilisation occidentale. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que cela ne s'arrête pas là puisque, après nous avoir expliqué l'originalité de la découverte de Gutenberg, le cédérom nous amène, pas à pas presque, jusqu'à l'ordinateur, aux techniques modernes d'impression en quadrichromie et même jusqu'au multimédia. Tout cela au gré d'une navigation aussi simple qu'efficace, appuyée par des textes clairs et précis. Comme tous les ouvrages de la même collection, on y retrouve en fin de parcours le laboratoire et ses expériences à réaliser — sur la couleur entre autres — et le grand jeu. On devinera que ce *Gutenberg* est à mettre entre les mains de tous les curieux.

QUÉBEC — LA CAPITALE

Production et réalisation: ABC-DROM. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 ou 16 Mo, 256 couleurs) et Mac (68020 ou plus, ou PowerMac, Système 7.0 ou plus, 8 ou 16 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: Periodica Multimedia. Prix: n.d.

Fourbi
UN FILM DE ALAIN TANNER
AVEC KARIN VIARD, JEAN-QUENTIN CHATELAIN, CÉCILE TANNER, ANTOINE BASLER, ROBERT BOUVIER
« UN FILM MAGISTRAL » — Télérama
sam. et dim.: 1-40 - 3-55 - 7-10 - 9-20
semaine: 7-10 - 9-20
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN

Quelques mois à peine après la mise en marché de cette brillante carte postale sur cédérom qu'est *Québec virtuel*, voici qu'une autre petite maison de la région de Québec nous présente un deuxième ouvrage sur la Vieille Capitale. Disons tout de suite que les deux titres recourent des créneaux fort différents et que celui que nous vous présentons cette semaine couvre beaucoup plus de terrain que le premier.

Québec — La Capitale propose plus que la simple visite touristique du Vieux-Québec offerte par la « carte postale techno ». On peut aussi y effectuer une promenade virtuelle à travers toute la ville à partir de la terrasse Dufferin, mais son charme tient à ses fréquentes plongées dans l'histoire et l'architecture de la ville fondée par Champlain aux premiers jours de la Nouvelle-France.

La chose se présente de façon fort simple: un écran central avec une série de boutons de commande à droite et des petites images qui apparaissent au bas de l'écran selon le parcours que l'on choisit. Il y a deux principales façons d'effectuer la visite. D'abord en suivant les flèches de l'écran central, qui offre une promenade panoramique en QTVR; le logiciel est bien conçu et l'on peut vraiment passer d'un quartier à l'autre de la ville. Mais l'on peut aussi cliquer sur l'option *Points d'intérêt*, en haut et à droite de l'écran, pour voir se dérouler une série de lieux classés par ordre alphabétique; on n'a alors qu'à cliquer sur l'endroit qui nous intéresse pour s'y retrouver illico.

Dans les deux cas, on nous réserve des surprises. Certains endroits comme le Musée du Petit Séminaire, la Maison des Ursulines, la basse ville ou la place Royale permettent des visites approfondies abordant à la fois l'architecture et l'histoire du lieu. Le récit est habituellement fort bien documenté et, ce qui ne nuit surtout pas, la voix de la narratrice est aussi séduisante que le texte est pertinent. Certains développements — sur les portes ou les fortifications, par exemple — permettent de comprendre un peu mieux l'histoire de la ville.

Mais cette qualité générale de l'ensemble fait d'autant plus ressortir une série de petits défauts agaçants. Les deux plus importants sont d'une part les délais trop longs lorsque l'on quitte un endroit pour revenir à l'écran central et, d'autre part, des absences plus ou moins inexplicables. Lorsqu'un Montréalais ordinaire choisit par exemple d'aller voir ce que l'ouvrage a en banque sur l'île d'Orléans, la rue Cartier ou l'une des centaines de maisons historiques du Vieux Québec, il se frappera le nez sur une seule « belle photo » avec légende. Bien sûr, il faut faire des choix. Mais on aurait pu en faire de plus judicieux.

LE QUÉBEC AU NATUREL

Coproduction Micro-Intel et Musée du Séminaire de Sherbrooke. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68020 ou plus, ou PowerMac, Système 7.0 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: DIL Multimedia. Prix: plus ou moins 49,95 \$.

La qualité générale des productions de Micro-Intel était, jusqu'à tout récemment, un secret bien gardé. La

petite maison montréalaise a réalisé des ouvrages pointus et à petits tirages avec à peu près toutes les institutions québécoises (musées, universités, associations et regroupements divers). Maintenant que le travail de la firme est mieux connu et qu'elle exporte ses collections grand public en Europe, on retrouve plus fréquemment sur le marché des titres jusque-là réservés à la clientèle de certaines institutions. C'est le cas de ce *Québec au naturel* coproduit avec le Musée du Séminaire de Sherbrooke.

Voilà un ouvrage qu'on peut classer dans la catégorie « banque de données ». Dans ce guide des régions naturelles du Québec, on retrouve le pays présenté sous toutes ses coutures: géologie, archéologie, écologie, cartographie, tourisme et attraits naturels. À première vue, c'est un travail austère qu'on devine destiné à des étudiants, des spécialistes de la « mise en valeur du milieu » ou encore à des environnementalistes convaincus à la recherche d'arguments. À titre d'exemple, la touche *Histoire* donne accès à une histoire naturelle du Québec méridional en 41 chapitres. On nous y situe le territoire, du précambrien jusqu'aux objectifs fondamentaux de la « stratégie mondiale de conservation », en passant par une description fournie de tous les écosystèmes. C'est, pour ne pas le dire, un ouvrage de caractère « universitaire », extrêmement documenté.

La navigation y est évidemment un peu sèche, sans flâna d'aucune sorte, mais on saisit rapidement comment trouver les informations que l'on cherche. La façon la plus simple est peut-être de choisir d'abord le bouton *Histoire, Région ou Carte* pour avoir un accès direct au type de matériel recherché; il s'agira ensuite de compléter l'information à partir des autres points de repère ou des mots de recherche proposés. C'est une mine de renseignements inestimable pour les gens qui s'intéressent à ce type de dossier. Pour gens sérieux seulement. Les fréquences de la souris et des séquences vidéo sont priées de s'abstenir.

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: remarquable
- ★★★: très bon
- ★★: correct sans plus
- ★: très faible

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. SHINE, TRAME SONORE, PGS 17,95 \$
2. THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95 \$
3. CONJURES, FRANZ SCHUBERT, INTERDISC 22,95 \$
4. COMPLETE BEETHOVEN PIANO SONATAS (10 DC), A. KUERTI, ANALEKTA 79,95 \$
5. OPÉRA POUR DEUX, DUBEAU/MARION, ANALEKTA 16,95 \$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95 \$
2. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95 \$
3. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95 \$
4. RED HOT & RIO, ARTISTES DIVERS, PGS 17,95 \$
5. PROSODIE, ALDO ROMANO, PGS 16,95 \$

POP • FRANCOPHONE

1. LES COPAINS D'ABORD (2 DC), GEORGES BRASSENS, PGS 27,95 \$
2. LE DÔME, JEAN LELOUP, SÉLECT 17,95 \$
3. DOLORES, JEAN-LOUIS MURAT, EMI 14,95 \$
4. EDEN, ETIENNE DAHO, EMI 14,95 \$
5. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95 \$

POP • ANGLOPHONE

1. EVITA (2 DC), TRAME SONORE, MADONNA, WARNER 30,95 \$
2. LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI, ENIGMA, EMI 16,95 \$
3. TELEGRAM, BJÖRK, WARNER 16,95 \$
4. JAGGED LITTLE PILL, ALANIS MORISSETTE, WARNER 17,95 \$
5. MATAPEDIA, KATE & ANNA MCGARRIGLE, DENON 17,95 \$

SUGGESTIONS

Earthling David Bowie EMI 16,95 \$
Disques Silence Série Audiophile KOCH 17,95 \$
1000 Vies Stephen Eicher PGS 17,95 \$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

LA VITRINE DU VIDÉO

Trainspotting en boîte

MARTIN BILODEAU

Grosse semaine pour les tablettes des vidéoclubs, qui devront serrer les rangs pour laisser s'installer pas moins d'une dizaine de nouveaux titres, dont le plus attendu est sans contredit *Trainspotting*, de l'Écossais Danny Boyle, qui prend le chemin de la boîte, suivi de près par *Feeling Minnesota*, pour les fans de Keanu Reeves.

TRAINSPOTTING

★★★

Ce second long métrage de l'Écossais Danny Boyle (*Shallow Grave*) a connu un succès sans précédent au Royaume-Uni, où il a semé la controverse tout en étant avantagèrement comparé — réputation surfaite — à *Orange mécanique*. *Trainspotting* n'a pourtant de mécanique que sa formule choc, empruntée à *Shallow Grave*, qui consiste à mettre en présence des personnages incompatibles pour ensuite tirer profit des courts-circuits qui en découlent. Renton (Ewan McGregor), toxicomane par choix et anticonformiste par vocation, n'a en effet rien de commun avec les junkies qu'il fréquente quotidiennement. Respectivement, Sick Boy (Jonny Lee Miller), Spud (Ewen Bremner) et Tommy (Kevin McKidd) sont l'archétype du truand, du demeuré et du bon enfant. À ces trois personnages aux bras en passoire, s'ajoutent Begbie (Robert Carlyle), un psychopathe alcoolique, et Diane (Kelly MacDonal), une écolière précoce en présence de laquelle Renton se sent tout chose.

Ce film sans histoire linéaire, qui ne se réclame pas du réalisme social malgré son sujet, emprunte des chemins escarpés — dont un mémorable et ingénieux voyage surréaliste dans les tréfonds d'une toilette d'Edimbourg — pour parler de la génération X écossaise. Un propos dont la gravité est systématiquement évacuée par le souci qu'ont le réalisateur et le scénariste de rester en garde à vue du drame, sans jamais l'affronter directement. Ainsi, cette distance se traduit par l'ennalade de séquences clippées qui donnent du film l'image d'un train qui roule parallèlement à la réalité. Un train chargé, rempli de surprises et de flashes hallucinogènes. Ça donne un film parfois mécanique et prêt-à-penser, mais surtout gentiment scabreux, irrévérencieux et rempli d'humour. Quelque chose d'assez rare, en tous les cas.

FEELING MINNESOTA

★★ 1/2

Jjaks (Keanu Reeves) court le pays et séjourne dans ses prisons, pendant que son frère Sam (Vincent D'Onofrio) dérober progressivement à son mafieux de patron (Delroy Lindo) quelques liasses de billets verts. Le mariage de Sam avec Freddie (Cameron Diaz), arrangé par la mafia, ramène Jjaks à la maison. Celui-ci éprouve le coup de foudre pour sa belle-sœur, qui s'offre à lui sans réserve. Les deux frères rivaux, qui se sont toujours arraché l'affection de leur mère (Tuesday Weld), se batront désormais pour la belle Freddie.

Le ton de cette histoire oscille entre la comédie et le suspense, rappelant parfois le cinéma des frères

Coen, notamment en ce qui a trait à ses coups de théâtre et sa morale ambiguë, où l'argent et l'amour rivalisent d'importance dans le cœur des héros. Les personnages secondaires (dont la chanteuse Courtney Love en serveuse de snack-bar et Dan Aykroyd en policier de mèche avec la mafia) sont nombreux et colorés, mais sous-utilisés par le scénario qui concentre son attention sur les deux frères dont il exploite les dissemblances; malheureusement, ces deux primates sont interprétés par deux comédiens, Keanu Reeves et Vincent D'Onofrio, qui manquent singulièrement de nuance. Toutefois, malgré quelques failles dans le scénario et l'interprétation, le tragique des personnages prisonniers du cercle vicieux de leur vie et de leur petit milieu, condamnés à y revenir aussitôt partis, à y périr de leurs ambitions, nous rejoint dans toute son absurdité.

THE PASSION OF DARKLY NOON

★★★

Curieux film que ce *Passion of Darkly Noon*, de Philip Ridley, qui n'a jamais connu de carrière en salle et rejoint directement — et injustement — les tablettes des vidéoclubs. Car cette histoire un peu sordide d'un jeune rescapé du massacre d'une secte religieuse (Brendan Fraser) réfugié dans une maison isolée en forêt habitée par une séduisante jeune femme (Ashley Judd) et son *chum* muet (Viggo Mortensen) nous entraîne, de scène en scène, dans un univers qu'on devine en étouffant la vie et la mort, quelque chose comme le Lodge de *Twin Peaks* ou l'arrière du miroir dans la légende d'Orphée. Un climat austère baigne ce film captivant mais parfois lourd, où les personnages font du sur-place pendant que le jeune rescapé plonge dans une folie meurtrière dont on se sait jamais si elle relève du rêve ou de la réalité.

FARGO

★★★★

On annonçait cette semaine que *Fargo*, réalisé par Joel Coen et produit par son frère Ethan — et disponible en vidéocassette depuis l'automne —, est candidat dans sept catégories en vue de la prochaine course aux Oscars. Il était temps que le talent de ces deux natifs du Minnesota soit reconnu. Reste à savoir si ce portrait décapant de la société américaine déchirée entre son innocence et sa quête d'absolu, dans lequel les Coen renouent avec leur style épuré des débuts, saura plaire aux membres votants.

Un concessionnaire automobile (William H. Macy) fait kidnapper son épouse pour que son riche beau-père paie la rançon qui le sauvera de la ruine. Une policière enceinte jusqu'aux

America's Most Talked-About Movie!
"Two Thumbs Up!"
— Siskel & Ebert
"Massively Entertaining!"
— Interview
"★★★★★! Outrageous!"
— Chicago Tribune
"Electrifying And Hilarious!"
— Rolling Stone
Trainspotting

reeves d'onofrio diaz
Feeling Minnesota
"Two Thumbs Up!"
— Siskel & Ebert

yeux (Frances McDormand) quitte sa petite communauté rurale du Minnesota pour tenter de percer le mystère dans la grande ville de Minneapolis. Un film aussi noir que ses paysages sont blancs, porté par des dialogues d'un suave désarmant. Cette surprenante tragicomédie est notamment en lice pour l'Oscar du meilleur film, du meilleur réalisateur, du meilleur scénario original, de la meilleure actrice (Frances McDormand, remarquable en effet) et du meilleur acteur de soutien (William H. Macy).

Autres nouveautés

A Very Brady Sequel (inédit); *Fly Away Home* (**); *If These Walls Could Talk* (inédit), coréalisé par Nancy Savoca et Cher, avec Cher, Sissy Spacek et Demi Moore; *Trees Lounge*, réalisé et interprété par le comédien Steve Buscemi (*Reservoir Dogs*); *Grace of my Heart*, de Allison Anders (*Gas, Food, Lodging*); *Manny and Lo* (**), aussi à l'affiche du Cinéma du Parc.

Au mois de mars
Quand l'hiver n'en finit pas de finir
Contre tous les froids
le Nouveau Théâtre Expérimental
propose une

soirée chaude!

le déroulement de la soirée:

- à 17h30 APÉRITIF — soupe réconfortante.
- à 19h00 **LES AMOURS**
texte et mise en scène Jean-Pierre Ronfard, avec Manon Brunelle, Daniel Gadouas, Pascale Montpetit, Louis-David Morasse, Danièle Panneton, Luc Picard, Jean-Pierre Ronfard, bande sonore Catherine Gadouas.
- à 20h30 SOUPE (encore) et boissons diverses.
- à 21h00 **15 SECONDES**
texte François Archambault, mise en scène Normand D'Amour, avec Normand D'Amour, Michel Laprise, Dave Richer, Marie-Hélène Thibault.
- à 22h20 DISCUSSION et digestif.

CONCEPTEURS Charlotte Rouleau, Richard Labbé, Sylvie Morissette, Éric Lafond.

DU 3 AU 22 MARS 1997

Prix de la soirée 20\$
Prix de chaque pièce à l'unité 15\$
Soupe et boissons non incluses!

RÉSERVATIONS:
521-4191

espace libre
Espace libre
1945 Fullum
métro Frontenac



GAGNANT de 4 CÉSARS
MEILLEUR FILM FRANÇAIS
MEILLEUR RÉALISATEUR Patrice Leconte
EN NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
UN FILM DE PATRICE LECONTE
AVEC PATRICE LECONTE
« UN FILM MAGISTRAL » — Télérama
RIDICULE
Il n'épargne personne
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN

DISQUES CLASSIQUES

De bien belles et bonnes vieilles choses

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MARKUS PASSION

Jean Sébastien Bach: La Passion selon Saint-Marc, BWV 247, une reconstruction de Simon Heighes. L'Évangéliste: Rogers Covey-Crump, ténor; Jésus: Gordon Jones, baryton; avec Connor Burrows (soprano), David James (contre-ténor), Paul Agnew (ténor) et Teppo Tolonen (basse). Le Ring Ensemble et l'Orchestre baroque de l'Union européenne, dir. Roy Goodman. Musica Oscura 070970

Le carême est déjà commencé alors on se met à vouloir réentendre de la musique spécialement conçue pour l'occasion. *Leçons de Carême*, de *Ténèbres*, cantate et *Passions* nous révèlent encore leurs beautés et savent nous inspirer des pensées profondes. C'est aussi le moment où on risque le plus de s'offrir une nouvelle version d'une des deux *Passions* de Bach, celle selon Saint-Jean ou à la magistrale selon Saint-Matthieu.

Le public amateur de Bach ne sait pas toujours que, dans le catalogue effectué par Carl Philippe Emmanuel à la mort de son père, on dénombre cinq *Passions*. Aux deux déjà citées s'ajoutent donc un arrangement pour chœur de la *Passion* selon Saint-Matthieu, une *Passion* selon Saint-Luc qui s'est révélée n'être qu'une copie de la main de Bach d'une œuvre d'un de ses contemporains, et une *Passion* selon Saint-Marc dont on a malheureusement perdu toute partition.

Le mot partition est important ici: le texte — écrit par Picander, un des librettistes favoris de Bach — nous est resté. Nous est restée aussi la musique de certains passages utilisés ensuite par Bach dans d'autres pièces, ou déjà composés pour des cantates précédentes. C'est la technique de la parodie, si fréquente au Baroque. Il s'agit de prendre de la musique déjà faite et de lui coller un autre texte. Quand il faut répondre à la demande, on n'a pas toujours le temps de composer, alors on fait du neuf avec du vieux.

Suivant la pratique du temps, plusieurs érudits ont proposé leur version de cette *Passion*. Tous s'entendent sur quels morceaux sont fixes, c'est-à-dire les plus authentiques. Quelques airs changent, et le problème des récitatifs demeure toujours entier, chacun y apportant sa propre solution. Il y a donc plusieurs versions de l'œuvre. Chaque créateur fait toujours acte d'humilité en signalant bien quel sont ses choix, où se situent ses interventions et rend hommage au travail de ses prédécesseurs.

On nous offre donc cette rareté: une pièce qui change de l'ordinaire, qu'on aime varier, même s'il est génial. Et pour ceux qui sont moins au fait de cette Saint-Marc remarquablement refaite par le docteur Simon Heighes, le plaisir d'une découverte importante.

Nul doute qu'on a affaire à du Bach ici, interprété avec une vie bien particulière, une sorte de joie communicative à faire entendre ce compositeur comme neuf encore. L'Orchestre baroque de l'Union européenne est une formation dont le but avoué est justement la formation des jeunes interprètes. Ce qui passe la rampe et qui emporte l'adhésion c'est l'enthousiasme de ces jeunes à tout donner, à partager tout le bonheur qu'ils ont à faire cette musique.

LEUBO (c'est l'acronyme officiel pour European Union Baroque Orchestra) a peut-être certains mini défauts, mais pas celui de manquer de cœur au ventre et de qualités. Le son des instruments d'époque est somptueux — comme les gens de ce temps ne l'ont probablement jamais entendu — et l'ensemble est impeccable de précision.

Les chœurs aussi, même si j'aurais aimé un peu plus de violence à la Helmut Rilling dans les imprécations de la foule massée au balcon de Pilate, et d'ironie dans certains passages de la crucifixion (tel «*Toi, qui en as sauvé d'autres, sauve-toi toi-même!*»). Quant aux solistes, ils sont tous bons; il faut accepter la voix du jeune garçon dans la partie de soprano, à laquelle certains seront un peu rébarbatifs, mais cela ne dérange pas longtemps.

La qualité de l'enregistrement est tout aussi remarquable que le «produit» musical servi. Avant de vous faire un cadeau de Pâques, faites-vous un cadeau de carême.

OFFENBACH & VON SUPPÉ — OUVERTURES

Jacques Offenbach: Ouvertures La Vie parisienne, Orphée aux Enfers, Monsieur et Madame Denis, La belle Hélène, La Grand-Duchesse de Gerolstein, Barbe-Bleue; Franz von Suppé: Ouvertures La Cavalerie légère, Poète et paysan, La belle Galathea, Matin, midi et soir à Vienne. Orchestre de l'Opéra d'Etat de Vienne, dir. Hermann Scherchen (Offenbach) et Julius Rudel (von Suppé). MCA Millenium Classics MCAD 80106

BEETHOVEN — SCHUBERT

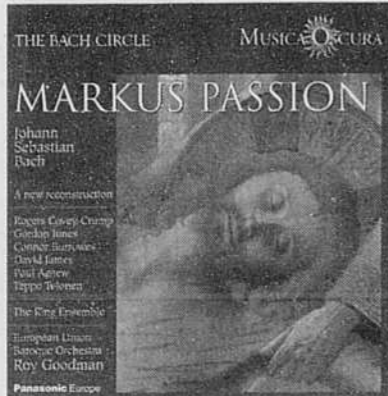
L. van Beethoven: Symphonie n° 5 en do mineur, op.67; F. Schubert: Symphonie n° 8 en si mineur «Inachevée», D. 759. Royal Philharmonic Orchestra, dir. Artur Rodzinski. MCA Millenium Classics MCAD 80096

THERESA STICH-RANDALL — A PORTRAIT

Airs extraits de Norma, I Puritani, Mefistofele, La Traviata, Ernani, Tosca, Don Pasquale, Faust, Louise, Lakmé et Ariadne auf Naxos. Theresa Stich-Randall, soprano; Orchestre de la radio viennoise et Orchestre du Volksoper de Vienne, dir. Brian Priestman. MCA Millenium Classics MCAD 80103

VIENNA KONZERTHAUS QUARTET

W. A. Mozart: Quintette pour clarinette en la majeur, K. 581; J. Brahms: Quintette pour clarinette en si mineur, op. 115. Leopold Wlach, clarinette; Quatuor à cordes Wiener Konzerthaus Quartett (Anton Kamper et Karl Maria Titze, violon; Erich Weiss, alto; Franz Kvadra, violoncelle). MCA Millenium Classics MCAD 80096



Vous avez déjà dû les voir, les titres de cette nouvelle collection de rééditions des anciens disques Westminster (ah! bien des nostalgiques viennent de lâcher un large soupir) que MCA Records vient de mettre sur le marché. Prix au détailant suggéré: 6,98 \$, et on peut les trouver à meilleur prix. Naturellement, on se demande s'il s'agit bien d'une aubaine. La réponse vient de ce qu'on recherche.

Les mélomanes plus âgés et les discophiles audiophiles seront comblés. Nous avons tous des souvenirs impérissables de la qualité d'enregistrement de ces disques, et des interprétations qui nous ont tant comblés, comme celle des concertos brandebourgeois de Bach par Scherchen. Aujourd'hui, avec les résultats des recherches en interprétation baroque, on pourra juger le style un peu suranné, mais la musique et le son restent toujours aussi merveilleux.

Un autre bel exemple est le disque consacré aux quintettes pour clarinette de Mozart et Brahms, style d'avant le quatuor Amadeus. Le quatuor joue parfois un peu faux — ce qui serait inacceptable pour un disque récent — et reste un peu roide. La clarinette, superbement enregistrée, de Leopold Wlach est, elle, d'une élégance et d'une richesse qui vont se faire pâmer les amateurs de l'instrument et stimuler bien des jeunes interprètes. Attention cependant: cela date du début des années 50, donc il s'agit d'un enregistrement monophonique.

Quelle belle monophonie cependant! Avec un tel éventail de détails des plans sonores, des dynamiques et de la balance non trafiquée du juste équilibre entre les instruments. Les ingénieurs du son de cette époque étaient de vrais artistes, non pas de simples experts en micros, machines et technologie.

Ce que va vous faire découvrir avec étonnement l'enregistrement — mono toujours — de la V° de Beethoven. Toutes les sonorités particulières des instruments sont entendues. Cela va choquer les oreilles plus habituées aux normes internationales actuelles qui font que de plus en plus d'orchestres se ressemblent, acoustiquement parlant.

Concentrez-vous sur la musique et le style. Artur Rodzinski dirige cette symphonie comme à peu près personne! La V°, c'est ça! Pérorante parfois, oui, mais jamais lourde. Emphatique sans boursouffler, et d'une remarquable modernité: cet art n'a non seulement pas vieilli, il stimule la fougue d'une nouvelle jeunesse. Un *must* pour tous les beethoveniens qui pourront enfin reprendre un peu de plaisir à cette page si souvent déformée aujourd'hui. Et je n'ai pas la place pour vous parler du Schubert qui suit...

On trouve aussi des portraits d'interprètes, comme ce récital d'airs d'opéra de Theresa Stich-Randall (en stéréo). Encore une redécouverte et un art du chant impeccable. On a l'impression d'être dans la salle, de sentir la moindre respiration et de participer au drame. Technique irréprochable et interprétation loin des avenues si galvaudées des effets «à l'italienne».

Pour terminer, comme l'atmosphère de carnaval est encore présente, les ouvertures de Offenbach et von Suppé. Son encore incroyable de subtilités et de différenciation des plans sonores, sens du style efficace et chic au superlatif (Scherchen, défenseur de Schoenberg se change en interprète d'opérette de génie!), de quoi terminer avec toute la griserie du champagne et la douce frivolité viennoise. Oui, vous pouvez plonger pour l'amour tant du disque que de la musique, sans grever votre budget.

TÉLÉVISION

La nostalgie incestueuse

Après Alys Robi et Jean Grimaldi, voilà que la télévision nous présente une série de quatre heures sur Olivier Guimond, Cher Olivier. L'industrie de la nostalgie fait des affaires d'or, on l'a dit. Mais le catalogue des souvenirs présentés est restreint, et la famille, incestueuse.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Alys Robi, Jean Grimaldi, Olivier Guimond se baladent d'une série à une autre pour présenter un Québec tricoté serré. J'apparais dans ta série et tu seras dans la mienne. Le téléspectateur abasourdi a-t-il l'impression de voir encore et toujours la même scène au petit écran?

«*Cette joyeuse atmosphère de la comédie et du rire*», comme l'indique la publicité sur *Cher Olivier*, est-elle une manière nouvelle d'exploiter encore une fois le filon de l'humour à la télé? Certainement. Comme ce sera le cas avec le documentaire sur La Poune, celui sur Jacques Normand présentement en préparation. Et peut-être de la série qui sera présentée l'an prochain à Canal D, sur les chansons et la musique de l'époque des cabarets et des variétés. Arrêtez.

La série sur Olivier Guimond qui débute jeudi à TVA met en scène Benoît Brière dans le rôle principal. Par bonheur, le réalisateur et scénariste André Melançon a résisté au piège de l'imitation, fatal, comme on a pu le voir dans la pitoyable série sur René Lévesque où l'homme n'est que caricature, que TVA a le culot de nous présenter ces jours-ci en reprise.

La Alys Robi de Melançon, Annie Dufresne, est beaucoup plus intéressante par ailleurs que celle campée en la dernière par Joëlle Morin, qui était plus ou moins convaincante. Bref, une série bien faite si l'on se fie au premier épisode montré cette semaine aux journalistes. Mais une série qui, comme d'autres réalisées plus tôt, maintient un foyer très serré sur une vision d'une époque.

Folle époque

Pourtant, cette époque des années 30 et 40, longtemps demeurée dans l'ombre, cachée derrière la Grande Noireur, était, effectivement, très riche.

Les Québécois empiètent les



Benoît Brière et Serge Christiaenssens dans *Cher Olivier*.

salles des cinémas, cabarets et théâtres. Mais les Québécois de langue française ne sont pas les seuls à se dilater la rate; parallèlement, mais pas très loin physiquement, un théâtre yiddish est lui aussi en pleine expansion.

Ce dernier a des liens privilégiés avec la communauté juive de New York. M. André G. Bourassa, qui a coécrit un livre intitulé *Les Nuits de la Main*, publié chez VLB, nous apprend qu'une troupe juive avait joué *Le Roi Lear* sur la *Main*, quand des femmes dans tous les rôles. «*Nous découvrons des choses étonnantes*», dit l'auteur, attaché au département de théâtre de l'Université de Montréal. Dans le même ordre d'idées, il se demande si les téléspectateurs ont bien compris de quelle manière Alys Robi en était venue à chanter ses airs sud-américains, si délicieux.

«*Les dramatiques représentent souvent l'avantage le sujet qui parle que l'objet dont on parle*», avance-t-il.

Dramatique. Voilà ce dont on par-

le. Et comme chacun sait, il n'y a pas de dramatique ou de docudrame sans conflit (pas plus qu'il n'y en a si le téléspectateur ne peut s'identifier avec les personnages principaux). C'est pourquoi la relation conflictuelle entre Olivier Guimond père et Olivier Guimond fils est au centre de la série *Cher Olivier*, qui commencera le 20 février prochain. C'est pourquoi une dramatique télévisée n'apporte pas souvent une perspective sur une époque.

À l'automne 1997, le Canal D présentera une série sur l'époque des cabarets. Espérons qu'elle comportera un volet documentaire, qui faisait terriblement défaut dans la série sur les boîtes à chansons, présentée cette année à la même chaîne. Car même s'il s'agissait d'une époque plus récente, tous ceux qui n'ont pas connu la période des chansonniers n'auront pas été très bien initiés à un phénomène. On leur aura simplement lancé les chansons à la figure, sans préambule.

OPÉRA

Souvenirs de Rigoletto

Louis Quilico est encore fasciné par le rôle

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Un autre *Rigoletto* à Montréal? Présenté pour une quatrième fois dans la métropole, le célèbre opéra de Verdi n'en continue pas moins de déplacer les foules. Devant le franc succès aux guichets — les salles sont presque remplies pour toutes les représentations — l'Opéra de Montréal a déjà cessé il y a une semaine toute forme de publicité. Comment expliquer cet engouement sans cesse renouvelé? Personne ne saurait mieux répondre à cette question que Louis Quilico, Monsieur Rigoletto lui-même.

Il était des productions montréalaises de 1984 et de 1991, mais il cède cette fois l'honneur à l'Améri-

cain Mark Delavan. Au total, Louis Quilico, né à Montréal d'un père italien et d'une mère francophone, a tenu le rôle 510 fois en carrière, sans jamais s'en lasser. «*Je me souviens avoir pleuré quelques fois sur scène en l'interprétant. Il faut apprendre à doser, à mettre parfois un peu moins d'âme aux passages les plus dangereux pour éviter d'être carrément emporté par le rôle*».

Inspiré de la pièce de théâtre de Victor Hugo *Le Roi s'amuse*, le livret de *Rigoletto* écrit par Francesco Maria Piave est en effet d'une rare intensité dramatique. Rigoletto, le bouffon bossu, éprouve un amour obsessionnel pour sa fille, Gilda, qu'il garde à l'abri de tous les regards. Quand il apprendra sa faiblesse pour le duc de Mantoue, Rigoletto engagera un spa-

dassin pour le tuer. Par un tour de passe-passe que seuls les grands dramaturges peuvent rendre crédibles, Gilda parviendra à se substituer au supplicé, sacrifiant ainsi sa vie pour sauver celle de son bien-aimé.

«*Certains trouvent que Rigoletto est d'une dureté irréaliste envers sa fille. Et pourtant, moi, en jouant le rôle, j'avais en tête ce long séjour à l'hôpital que j'avais passé après avoir été rossé de la pire manière par mon père après lui avoir désobéi. Mon tort? Être parti à bicyclette quand il me l'avait défendu. Des parents aussi sévères, il en existait hier comme il en existe encore aujourd'hui*», rappelle M. Quilico.

Mais il n'y a pas que le livret. Il y a d'abord, et surtout, une musique, celle de Verdi, dans laquelle Louis Quilico est passé maître. «*Jon Vickers disait avec justesse: Verdi, c'est de la médecine pour la voix!*»

Le docteur new-yorkais Reckford, très consulté par les chanteurs d'opéra, ne l'entendait pas exactement de la même manière. «*Un jour, je lui ai demandé quels rôles il estimait les plus exigeants pour la voix. Pour la soprano, il évoqua Isolde, pour les ténors, Tristan. Pour les barytons? Rigoletto, deux fois plus difficile à son avis que les deux autres réunis!*»

Pour Louis Quilico, le rôle n'a jamais rien eu de suicidaire, pour la simple raison qu'il seyait parfaitement à sa voix de baryton, aux limites du ténor. «*Si j'étais Dieu et que je pouvais donner à un être une grâce dont il se souviendrait sa vie durant, je lui accorderais de chanter, ne fusse qu'une fois, Rigoletto. Ce rôle m'a comblé.*»

Mais il y a une vie après Rigoletto. Encore cette semaine, à soixante-dix ans passés, Louis Quilico est à New York où il agit à titre de doubleur dans *I Pagliacci*, au Metropolitan Opera de New York. Louis Quilico continue d'enseigner, à Philadelphie, et à chanter: il était du gala lyrique en décembre à Montréal, et il reviendra dans la métropole en mars pour chanter le *Requiem allemand* de Brahms. En 1996 paraissait par ailleurs *Mr Rigoletto, In Conversation with Louis Quilico*, écrit par son épouse, la pianiste Christina Petrowska. «*Vous ne pourriez pas écrire dans votre journal, s'il vous plaît, que depuis que je me suis marié avec elle il y a quatre ans, c'est le bonheur total!*»

Il faut croire que le mauvais sort qui a frappé Rigoletto tout au long de sa vie a épargné l'un de ses plus fidèles interprètes...

À L'OPÉRA DU METROPOLITAN cette semaine: Deborah Voigt, Youngok Shin, Barbara Dever, Luciano Pavarotti et Juan Pons dans *Un bal masqué*, de Verdi. Samedi à 13 h 30

SÉDUCTIONS DU KITSCH - ROMAN, ART ET CULTURE: Éva Le Grand, rédactrice en chef de cet ouvrage collectif, est l'invitée de Stéphane Lépine cette semaine au TEMPS PERDU... Dimanche à 15 h

CARTE BLANCHE À CHARLES DUTOIT mettait en vedette la violoniste Chantal Juillet, le Chœur d'enfants de l'école FACE et vingt musiciens de l'OSM dans un programme conçu par le chef Charles Dutoit, qui nous a fait notamment découvrir deux chefs-d'œuvre créés au camp de concentration de Terezin. LA GRANDE ÉVASION Mardi à 13 h

Les vérités et mensonges de l'alimentation... Robert Blondin en discute avec une spécialiste de la question, Odile Dumais. Une AVENTURE dans les dédales de la santé et des délicieux excès. Du mardi au vendredi à 15 h

À RADIO-CONCERT:

Le violoniste Pavel Sporcl joue le *Concerto* de Mendelssohn et le pianiste Nikolai Luganski, premier prix du Concours Tchaïkovski 1994, le 14^e *Concerto* de Mozart avec l'Orchestre de chambre de Prague dirigé par Jiri Belohlavek. Lundi à 20 h

En direct de la Place des Arts, Charles Dutoit et l'OSM interprètent *Scènes de ballet* de Stravinski, la 6^e *Symphonie* de Dvorak et le 2^e *Concerto* pour piano de Rachmaninov. Soliste: Grigory Sokolov. Mercredi à 20 h

N.B.

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Doué pour le zigzag

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Branford Marsalis est déroutant. Il est doué pour le zigzag. Si ce n'est pas cela, alors c'est qu'il est un être si curieux qu'il consomme avec avidité tous les styles existants pour les remodeler en fonction du désir du moment. Soyons bref comme clair: Branford Marsalis est un musicien évolutif.

Contrairement à son célèbre frère, ce saxophoniste ténor a le don pour passer du coq à l'âne. Un coup à droite, un coup à gauche ou ailleurs, c'est peut-être bien cela qui le fait ou le rend plus passionnant qu'on ne le pense. En tout cas moins académique ou scolaire que son frère Wynton.

Cela dit, ce saxophoniste propose depuis peu un nouvel album. Intitulé *Dark Eyes*, cet album est distribué par CBS/Sony. Contrairement à ce qui se passe actuellement dans l'univers du jazz, cette production c'est en quelque sorte une version... Comment le dire? C'est une traduction musicale de *Small is very beautiful*. Enfin, c'est pas tout à fait même presque.

Parce que voilà, cet album c'est huit motifs développés. C'est huit petites choses sonores détaillées au max. C'est développé, c'est détaillé. C'est la note bleue scrutée à la loupe. *Dark Eyes*, c'est aussi et surtout une lutte, un combat. Tout au long de cette production, Marsalis se bat avec son instrument. Ce qui nous amène à Sonny Rollins.

Il y a une trentaine d'années de cela, le gentil géant du saxophone ténor avait enregistré en compagnie de Paul Chambers à la contrebasse et Elvin Jones à la batterie, un chef-d'œuvre intitulé *East Broadway Run Down*. Et alors? Comme Rollins il y a trente ans, Marsalis, à la faveur de *Dark Eyes*, a multiplié les allers-retours. Sur tous les morceaux, il ne cesse pas d'effectuer des va-et-vient.

Il les fait, tous ces allers-retours, à la manière d'un compulsif qui aurait digéré tout le Rollins des années 60, le Coltrane de *Tungi*, et le Ornette Coleman de *Free Jazz*.

Dans le genre improvisé, cet album est géant.

FLAMINGO

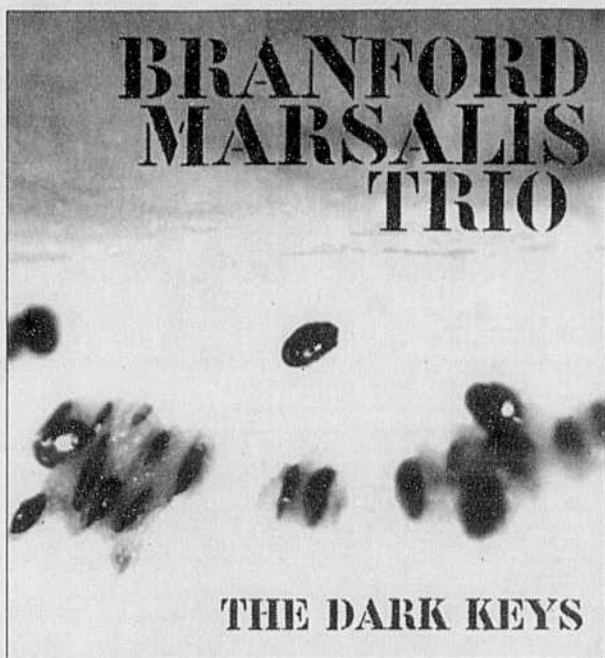
Stéphane Grappelli — Michel Petrucciani
Dreyfus

Stéphane Grappelli a beaucoup enregistré. Il faut dire que sa carrière étant une longue, très longue carrière, il a forcément fréquenté beaucoup de studios de par le monde. Au cours des récentes années, le vieil homme au violon a signé des productions peu passionnantes.

Mais voilà qu'aujourd'hui, il présente un album plein d'allant. Le titre? *Flamingo* sur étiquette Dreyfus. Contrairement aux productions antérieures, on pense aux plus récentes, les cordes ne sont pas omniprésentes. Sur ce *Flamingo*, il n'y a pas de guitares. Par contre il y a un piano et une batterie. Il va sans dire qu'il y a aussi une contrebasse. Il y a surtout des gros noms.

Qu'on y songe: Michel Petrucciani est au piano. George Mraz est à la contrebasse et... Roy Haynes à la batterie! Ça fait quoi? Ça fait que Grappelli est fort bien entouré. Le résultat? L'équilibre du groupe est parfait.

Parce que chacun pousse l'autre au maximum. On pense surtout au grand Roy Haynes qui tout au long de cet album recommandable brosse des figures rythmiques éclatantes.



Quoi d'autre? *Flamingo*, c'est vraiment l'association du jazz et de la musique tzigane.

THE BEAUTIFULL THING

Stephen Scott
Verve

Le pianiste Stephen Scott appartient à cette génération de musiciens new-yorkais qui ne sont pas nés à New York mais qui ont envahi la scène new-yorkaise ce qui fait qu'il sont des musiciens new-yorkais. On se comprend? Non? De toute façon, c'est secondaire. Encore que...

Encore qu'il faut signaler que Scott fait partie de ce groupe ou mouvement qui, outre Wynton Marsalis, comprend le critique et écrivain Stanley Crouch. Plus exactement, ce dernier est un intellectuel et un militant. C'est lui qui, au tournant des années 80, a lancé ce mouvement dit de réappropriation du jazz, art noir par excellence, par les Noirs.

Il faut rappeler qu'au début des années 80, soit au moment où la fusion musique débile était à son sommet, les p'tits Blancs tenaient le haut du pavé en faisant des pirouettes musicales aussi éloignées de Ellington ou Coltrane que les Stones le sont de Mozart. Bref, c'est Crouch qui a appris aux jeunes à recentrer.

The Beautiful Thing, c'est le titre du dernier album de Scott produit et distribué par Verve, est dans cette mouvance. Musicalement, la mouvance en question fait la part belle au hard pop avec des soupçons de modernité ici et là. Autrement dit, c'est un truc qui est fait à la fois de Art Blakey et de Ornette Coleman.

Sur cet album, un coup Scott nous joue *Lovely Woman* d'Ornette Coleman, un coup il nous joue *La Mesha* de Kenny Dorham. Un coup il joue un standard comme *This Little Light of Mine*, un coup il joue *Blue Bossa* de Kenny Dorham encore. Entre les unes et les autres, il joue ses propres pièces. Toujours, il extrait de son piano des phrases admirablement bien construites.

The Beautiful Thing est un bon disque.

LA VITRINE DU DISQUE

Rigollons avec Sttella

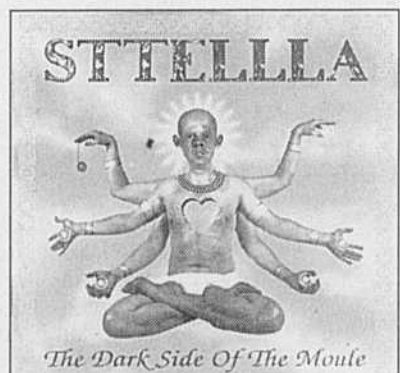
SYLVAIN CORMIER

THE DARK SIDE OF THE MOULE

Sttella
Boucherie/CœurdeJou (Musicor)

La terrible affaire Dutroux aura eu pour navrant effet secondaire de miner la principale qualité du peuple belge: l'art de la rigolade. Pour cette raison, mais aussi parce qu'il y a un tas de laissés-pour-compte qui songent au suicide autour de la Saint-Valentin et que l'on commence à en avoir dangereusement ras le pompon de l'hiver de force ducharmien, je vous recommande ardemment le quatrième et nouvel album du groupe belge Sttella (avec deux «t» et trois «l»), intitulé *The Dark Side Of The Moule*. C'est plus qu'une poignée de sel sur la glace, plus qu'une salutaire dose d'absurde et de bonne humeur: c'est un disque de chouettes chansonnettes farcies de calembours délicieusement atroces qui réchauffe les neurones comme une langue de bois qui crépite. Cherchez pas à comprendre. C'est l'enthousiasme qui me fait délirer.

Écoutez plutôt le disque de ce héritier de la jeunesse belge de 7 à 77 ans. Non, pas Hergé. Jean-Luc Fonck. Fonctionnaire le jour, *sex-symbol* de la frite mayonnaise le soir, Sol sans pathos, Devos sans postillons, Bobby Lapointe sans barbe. Autrefois, Sttella désignait deux personnes, du temps que Jean-Luc et Mimi Fonck ne faisaient qu'un. On les a vus ensemble à quelques reprises dans nos parages, aux Foufounes électriques et au Spectrum à la fin des années 80, en leur qualité de grands quinquennaux officiels du rock alternatif francophone. Je m'en souviens comme si c'était il y a huit ans. Jean-Luc s'amenait en couche pour grand bébé incontinent, Mimi en majorette, Jean-Luc jouait des airs débiles sur un clavier Casio bon marché, Mimi branchait la boîte à rythmes, et les tourtereaux alignaient des jeux de mots aussi énormes qu'une promesse électorale: «*Quelle heure reptile / Je n'en saurien*»; «*Les poissons s'en fichent / Les pieds s'en foutent*»; «*Man-*



chou rose de Pink Floyd.

L'album est enfin disponible chez nous. Musicalement plus achevé que les disques précédents, *The Dark Side Of The Moule* a l'avantage de résister à des écoutes répétées sans que le synthé *cheapo* ne tombe sur le cœur. Et les refrains collent au cerveau comme autant de ventouses. Moi qui ne retiens jamais les textes des chansons, je ne peux m'empêcher de citer Sttella jusqu'à ce qu'on me baïllonne. C'est un geste gratuit, oulipien, profondément libérateur. On y va? «*A force de beurrier des tartines / Tu vas t'attirer de gros sandwiches*» (*Les Tartines*). Encore? «*On peut toujours remettre à hier / Ce qu'on n'aurait jamais dû faire*» (*Y a rien qui presse*). Un p'tit coup pour la route? «*Dans cette limousine où nous étions cachés / Même les aspirines avaient l'air comprimé*» (*Quand les poules auront des roulettes tout ira comme sur des dents*). Bon, j'arrête.

Notez qu'il y a à travers ces parades de boutades quelques chansons dont la drôlerie camoufle à peine de vrais chagrins. Quand Jean-Luc chante l'histoire de Monique qui a l'Alzheimer, il rigole encore, mais pour la forme: «*Monique est amnésique / Son papa est plombier / C'est lui qui répare / Les trous de baignoire de Monique* [...] *Ne m'oublie pas Monique*». Ben oui, c'est l'adage qui se vérifie. Comme on dit en Belgique, le triste est clown.

du Maurier présente le
FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTREAL
en collaboration avec
Labatt Bleue

Vivement l'été...
Vivement le jazz!
6 premiers concerts en vente samedi à midi

LES ÉVÉNEMENTS du Maurier en collaboration avec
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
La Presse CITE CKAC 730

GALA D'OUVERTURE 25e anniversaire de
MANHATTAN TRANSFER
accompagné par le
Count Basie Orchestra
Mercredi 25 juin et Jeudi 26 juin à 20h30

HERBIE HANCOCK'S NEW STANDARDS ALL STARS
avec
MICHAEL BRECKER JOHN SCOFIELD
JACK DEJOHNETTE DAVID HOLLAND
DON ALIAS
Vendredi 27 juin à 20h30

TONY BENNETT
Lundi 30 juin à 20h30

LES GRANDS CONCERTS en collaboration avec
AIR CANADA Théâtre Maisonneuve Place des Arts
chem 97.7 fm CITE

«**CELEBRATING SINATRA**»
avec le
JOE LOVANO ENSEMBLE
14 MUSICIENS SUR SCÈNE
Vendredi 27 juin à 18h00

LA RENCONTRE DU CLASSIQUE ET DU JAZZ
LES CINQ SAISONS D'APRÈS VIVALDI
AVEC LE CLARINETTISTE
EDDIE DANIELS,
I MUSICI DE MONTRÉAL
ET LE TRIO DE MICHEL DONATO
Dimanche 29 juin à 18h00

DIANA KRALL TRIO
AVEC RUSSELL MALONE
Lundi 30 juin à 18h00

Billets en vente au Spectrum, à la Place des Arts (842-2112), aux comptoirs Admission et au 790-1245 (+ frais de service).
Info-Jazz Bell 514-871-1881 1 888 515-0515

Jetta AIR CANADA CBC SRC Info-Jazz Bell 514-871-1881 1 888 515-0515 SPECTRA

VOYAGES CONSTELLATION
Art, culture et détente
Groupe exclusif accompagné par
M. JEAN-CLAUDE PLANCHARD
historien de l'art

GRAND TOUR DE LA SICILE
Départ le 14 juin - 15 jours - hôtels 3 et 4 étoiles
Demi-pension - 25 personnes seulement
2479 \$
toutes taxes incluses.
Rens. et réservations: Marjorie 397-0467 ou 987-9798
Présentation illustrée de diapositives en mars: RSVP

POURQUOI J'AIDERAIS OXFAM?
POUR CHANGER LE MONDE
Les enfants de la rue en Bolivie, au Nicaragua...
Chassez, humiliés, exposés à toutes les formes d'exploitation.
Grâce à OXFAM Québec, ils reçoivent gîte, vêtements, éducation... et un environnement plus propice à leur développement. Voilà pourquoi je donne à OXFAM.
OXFAM-QUÉBEC Tél.: (514) 937-1614 1 800 OXFAM 95



AU SOMMET DE L'EXCELLENCE OÙ L'OXYGÈNE EST RARE
ALLIANCE CHOISIT EXCLUSIVEMENT SES PERLES RARES

7 NOMINATIONS AUX OSCARS®

DONT
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
 MEILLEUR ACTEUR - GEOFFREY RUSH
 MEILLEUR ACTEUR - RÔLE DE SOUTIEN - ARMIN MUELLER-STAHL
 MEILLEURE RÉALISATION MEILLEUR MONTAGE
 MEILLEURE MUSIQUE MEILLEUR SCÉNARIO



GAGNANT
 MEILLEUR ACTEUR
 AUX GOLDEN GLOBE

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★ ⊕	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ★ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ★ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) ⊕
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ⊕	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★ ⊕	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD ⊕ ⊕	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE ★ ⊕
CINÉMA 9 GATINEAU ★ ⊕ ⊕	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES ★ ⊕	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE ★
G ★	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA DU CAP CAP DE LA MADELEINE ★ ⊕	★
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN ★ ⊕ ⊕ ⊕	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) ★ ⊕ ⊕	CINÉPLEX ODÉON POINTE-CLAIRE ★ ⊕ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries) ★
FAMOUS PLAYERS DORVAL ★ ⊕	FAMOUS PLAYERS 8 F.P.8 GREENFIELD PARK ★ ⊕ ⊕	FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON ★ ⊕	CINÉMA PINE STE-ADELE ★

12 NOMINATIONS AUX OSCARS®

DONT
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
 MEILLEURE RÉALISATION MEILLEUR ACTEUR - RALPH FIENNES
 MEILLEURES ACTRICES - KRISTIN SCOTT THOMAS, JULIETTE BINOCHÉ
 MEILLEURE CINÉMATOGRAPHIE MEILLEUR SCÉNARIO
 MEILLEURE DIRECTION ARTISTIQUE MEILLEURS COSTUMES
 MEILLEUR SON MEILLEUR MONTAGE MEILLEURE MUSIQUE



LE PATIENT ANGLAIS

LANCÔME PARIS Musique composée par Gabriel Yared maintenant disponible sur la bande sonore du film. En vente dans tous les bons magasins.

À L'AFFICHE !

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) ★ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries) ★	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD ★ ⊕ ⊕
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★ ⊕	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE ★ ⊕	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
LE PARIS ST-HYACINTHE ★	CINÉMA 9 GATINEAU ★ ⊕ ⊕	LE CARREFOUR 8 JOLIETTE ★	FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES ★ ⊕
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG ★ ⊕ ⊕	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ★ ⊕ ⊕	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galleries) ★	FAMOUS PLAYERS 8 F.P.8 GREENFIELD PARK ★ ⊕ ⊕
G ★	FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON ★ ⊕	CINÉMA PINE STE-ADELE ★	★

5 NOMINATIONS AUX OSCARS®

MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
 MEILLEUR RÉALISATEUR MEILLEUR SCÉNARIO
 MEILLEURE ACTRICE - BRENDA BLETHYN
 MEILLEURE ACTRICE - RÔLE DE SOUTIEN - MARIANNE JEAN-BAPTISTE



SECRETS et MENSONGES
 un film de MIKE LEIGH
 v.f. de Secrets and Lies

DE RETOUR BIENTÔT SUR NOS ÉCRANS !
 "SECRETS & LIES" EN EXCLUSIVITÉ AU FAMOUS PLAYERS LOEWS ★ ⊕

"UN RÉGAL: LE COUP DE MAÎTRE DE WOODY!"
 Hugette Roberge, La Presse



ALAN ALDA
 WOODY ALLEN
 DREW BARRYMORE
 LUKAS HAAS
 GOLDIE HAWN
 GABY HOFFMANN
 NATASHA LYONNE
 EDWARD NORTON
 NATALIE PORTMAN
 JULIA ROBERTS
 TIM ROTH
 DAVID OGDEN STIERS

EVERYONE SAYS I LOVE YOU
 UN FILM DE WOODY ALLEN
 VERSION ORIGINALE ANGLAISE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE		
CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG ★ ⊕ ⊕	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail) ★ ⊕ ⊕	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE ★ ⊕ ⊕

VERSION FRANÇAISE DÈS LE 28 FÉVRIER

NOMINATION AUX OSCARS®

MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE



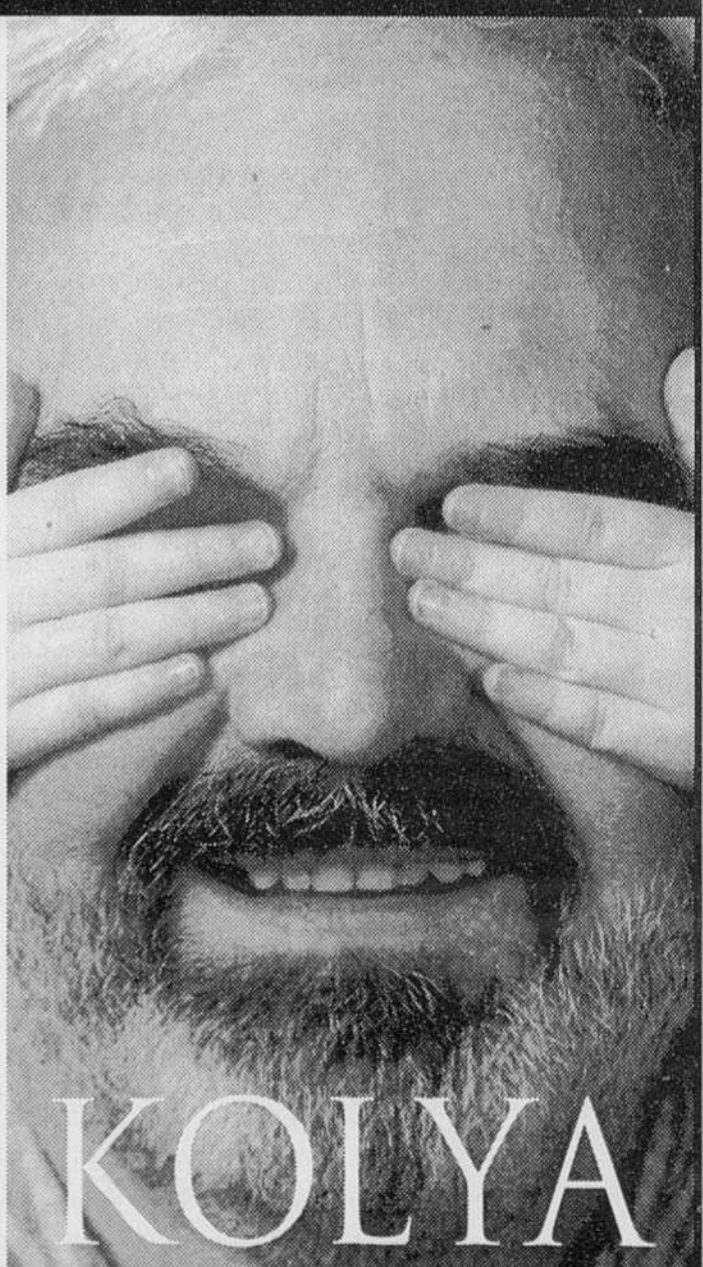
« Une émotion aussi rare que poignante ! »
 Rick Groen, GLOBE AND MAIL

« Un pur joyau ! À voir absolument ! »
 Hugette Roberge, LA PRESSE

« La puissance des images et des personnages est telle que cette histoire toute simple devient une véritable épopée humaine ! »
 THE PRAGUE POST

« Le cœur de l'homme s'illumine au passage de la planète KOLYA ! »
 HOLLYWOOD REPORTER

« Adorable, divinement émouvant et absolument hilarant ! »
 PREMIERE MAGAZINE, NEW YORK



KOLYA

GAGNANT
 MEILLEUR FILM-LANGUE ÉTRANGÈRE
 AUX GOLDEN GLOBE

À L'AFFICHE DÈS LE 21 FÉVRIER !